



Mémoires
de l'abbé de Choisy
habillé en femme

édition *S*illage

François-Timoléon de Choisy

Mémoires
de l'abbé de Choisy
habillé en femme

Éditions Sillage

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
https://editions-sillage.fr/?page_id=1130

© Éditions Sillage, 2015, pour l'appareil critique.

ISBN: 979-10-91896-32-0

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage

17, rue Linné

75005 Paris

<https://editions-sillage.fr/>

Repères biographiques

1644 : Naissance de François-Timoléon de Choisy, le 2 février, à Paris. Dernier fils de Jean III de Choisy, conseiller d'État et chancelier de Gaston d'Orléans, et de Jeanne Olympe Hurault de L'Hospital de Bélesbat, petite-fille du chancelier Michel de L'Hospital, mondaine brillante et ambitieuse, réputée pour ses excentricités et son penchant pour le jeu. Il est promis, en qualité de cadet, à la carrière ecclésiastique. Très jeune, sa mère l'introduit à la cour ; il y côtoie le roi et les ministres et compte parmi les témoins privilégiés des intrigues politiques de son temps. Alors qu'il est encore très jeune, sa mère prend l'habitude de le travestir en fille. Elle imite en cela l'exemple de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV et compagnon de jeux de son fils. François-Timoléon apparaît ainsi fréquemment déguisé à la cour.

1660 : Décès de son père.

1662 : Entame des études de philosophie et de théologie en Sorbonne et obtient l'abbaye de Saint-Seine, en Bourgogne, grâce à l'entregent de sa mère.

1664 : Fugue à Bordeaux. Pendant plusieurs mois, habillé en femme, il est membre d'une troupe de théâtre et joue des rôles féminins, notamment dans des pièces de Corneille.

1669 : Mort de sa mère. François-Timoléon se retrouve à la tête d'une fortune confortable. Durant quinze ans, il mène une vie dissolue et dilapide au jeu la majeure partie de son héritage.

1670-1671 : Déguisé en femme, il vit sous le nom de comtesse des Barres au château de Crespon, près de Bourges – épisode relaté dans le premier chapitre du présent ouvrage. Il effectue parfois des séjours à Paris, sous sa véritable identité.

1673-1674 : Il vit à Paris, travesti, sous le nom de Mme de Sancy. Il est sans doute l'amant de Mme Bossuet, belle-sœur du célèbre orateur.

1675 : Il est nommé abbé commendataire du prieuré de Saint-Lô.

1676 : Il renonce à l'abbaye de Saint-Seine et au bénéfice qu'il en recevait. Il accompagne à Rome le cardinal de Bouillon, son protecteur, pour le conclave qui doit aboutir à l'élection d'Innocent XI. (Le cardinal de Bouillon est parvenu à le faire nommer conclaviste malgré sa réputation.)

1683-1684 : Après une grave maladie, il revient à la religion, se retire un an au séminaire des Missions étrangères, à Paris, puis publie *Quatre dialogues sur l'immortalité de l'âme, sur l'existence de Dieu, sur la Providence et sur la religion*, nourris de ses entretiens avec l'abbé Dangeau, ami de jeunesse devenu son guide spirituel. L'ouvrage connaît un grand succès ; il est régulièrement réimprimé jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

1685-1686 : Il participe à une mission d'évangélisation qui doit convertir le roi de Siam (territoire de l'actuelle Thaïlande). C'est au cours de cette mission qu'il se fait

ordonner prêtre et dit sa première messe. Il relate l'expédition dans un *Journal du voyage de Siam fait en 1685-1686*, publié en 1687. De retour à Paris, il tombe en disgrâce à la suite du cardinal de Bouillon, et se retire à nouveau au séminaire des Missions étrangères. Il débute la rédaction de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, qu'il n'achèvera que peu avant sa mort.

1687 : Rentré en grâce auprès du roi par l'intermédiaire, notamment, du père Lachaise, il est reçu à l'Académie française et prend le fauteuil du duc de Saint-Aignan. Il s'y occupe essentiellement du *Dictionnaire* et des questions de grammaire, collabore avec Charles Perrault à la rédaction des *Opuscules sur la langue française*, et se consacre désormais à l'écriture d'une œuvre très prolifique.

1688 : Publication de *Histoires de Philippe de Valois et du roi Jean*, et de *Pensées chrétiennes sur divers sujets de piété*.

1689 : Publication d'une *Vie de Saint Louis* et de *Histoire de Charles cinquième, roi de France*. Il reçoit le bénéfice du prieuré de Saint-Benoît-du-Sault.

1692 : Il fait paraître une nouvelle traduction de *L'Imitation de Jésus-Christ*.

1695 : Publication dans le *Mercure galant* d'un conte très libre, *L'Histoire de la marquise-marquis de Banneville*, mettant en scène un travesti et s'achevant sur un dénouement moral, ainsi que d'une *Histoire de Charles VI, roi de France*.

1697 : Il est nommé doyen de la cathédrale de Bayeux. Publication des *Histoires de piété et de morale*.

1703 : Début de la rédaction d'une monumentale *Histoire de l'Église*, qui s'étalera sur près de vingt ans.

1706 : Publication de *La Vie de Mme de Miramion* et d'une *Apologie de son Éminence le cardinal de Bouillon*.

1712 : Publication de *La Nouvelle Astrée*.

1719 : Publication du onzième et dernier volume de l'*Histoire de l'Église*. Octogénaire, l'abbé continue de recevoir la plupart de ses visiteurs habillé en femme.

1724 : Mort de l'abbé de Choisy, le 2 octobre.

1727 : Le légataire de ses manuscrits, son petit-neveu le marquis d'Argenson, communique ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* à l'abbé d'Olivet, qui les fait publier.

1735 : Publication de l'*Histoire de la comtesse des Barres*, première partie des *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme*.

1839 : Publication de l'*Histoire de Madame de Sancy*, en annexe à une édition des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*.

Repères bibliographiques

Les *Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme* furent publiés à titre posthume, et en deux temps. Le texte en fut retrouvé parmi les manuscrits que l'abbé de Choisy avait légués au marquis d'Argenson, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal.

L'*Histoire de la comtesse des Barres* (p. 15 à 65 du présent volume) fut la première à paraître (*Histoire de Madame la comtesse des Barres, à Madame la marquise de Lambert*, Anvers, Van der Hey, 1735). Elle fut rééditée plusieurs fois au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

Il fallut en revanche attendre 1839 pour que paraisse l'*Histoire de Madame de Sancy* (p. 65 à 108 du présent volume), au sein d'une édition des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV* publiée par MM. Champollion-Figeac et Aimé Champollion fils (« Nouvelle collection des mémoires pour servir à l'histoire de France », Paris, L'Éditeur du commentaire analytique du Code Civil).

Les deux fragments furent réunis pour la première fois dans un volume édité par Paul Lacroix sous le titre *Aventures de l'abbé de Choisy habillé en femme* (Paris, J. Gay, 1862).

Éditions modernes

Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme, précédés des *Mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV*, édités et présentés par Georges Mongrédien, Paris, Mercure de France, 1966.

Mémoires de l'abbé de Choisy habillé en femme, Toulouse, Ombres, 1995.

Études critiques

DE BEAUVOIR Roger, *L'Abbé de Choisy*, 3 vol., Paris, Gabriel Roux et Cassanet, 1848.

DE BEAUVOIR Roger, *Mademoiselle de Choisy*, Paris, Michel Lévy, 1859.

REYNES Geneviève, *L'Abbé de Choisy ou l'ingénu libertin*, Paris, Presses de la Renaissance, 1983.

VAN DER CRUYSSSE Dirk, *L'Abbé de Choisy, androgyne et mandarin*, Paris, Fayard, 1995.

CASTANET Hervé, *Tricheur de sexe. L'Abbé de Choisy, une passion du travesti au Grand Siècle*, Paris, Éditions Max Milo, 2010.

Mémoires
de l'abbé de Choisy
habillé en femme

I

LA COMTESSE DES BARRES

Quand ma mère mourut, elle jouissait de plus de vingt-cinq mille livres de rente ; elle avait eu cinquante mille écus en mariage, quatre mille francs de douaire, qui faisaient un fonds de quatre-vingt mille francs, huit mille livres de pension d'un grand prince, et six mille francs d'une grande reine, son ancienne amie, et cependant elle ne laissa que douze cents francs d'argent comptant, des pierreries, des meubles, de la vaisselle d'argent, mais aussi elle ne devait pas un sol.

Nous étions trois frères : j'étais le cadet ; l'aîné était intendant de province, le second avait un régiment, et moi j'avais dix mille livres de rente de patrimoine, tant du côté de mon père que du côté d'une tante qui m'avait fait son héritier, et quatorze mille livres de rente en bénéfices.

Je dis d'abord à mes frères que je voulais faire nos partages du bien de ma mère ; ils m'avaient fait émanciper, afin de n'avoir pas un tuteur incommode avec qui il eût fallu discuter toutes les affaires de la maison ; ils acceptèrent ma proposition, se doutant que je les traiterais bien.

Nous avions par nos partages à peu près soixante et dix mille francs du bien de ma mère ; je pris dans mon lot les pierreries pour vingt mille francs, pour huit mille francs

de meubles et six mille francs de vaisselle d'argent. Cela faisait trente-quatre mille francs ; il en restait trente-six pour achever ma part ; je les abandonnai à mes frères, et tout ce qui était dû à ma mère, tant de ses pensions que de son douaire, ce qui montait encore à plus de quarante mille francs. Nous fûmes tous trois contents.

J'étais ravi d'avoir de belles pierreries ; je n'avais jamais eu que des boucles d'oreilles de deux cents pistoles et quelques bagues, au lieu que je me voyais des pendants d'oreilles de dix mille francs, une croix de diamants de cinq mille francs, et trois belles bagues. C'était de quoi me parer et faire la belle, car depuis mon enfance j'avais toujours aimé à m'habiller en fille, mon aventure de Bordeaux le prouve assez, et quoique j'eusse alors vingt-deux ans, mon visage ne s'y opposait point encore.

Je n'avais point de barbe, on avait eu soin, dès l'âge de cinq ou six ans, de me frotter tous les jours avec une certaine eau qui fait mourir le poil dans la racine, pourvu qu'on s'y prenne de bonne heure ; mes cheveux noirs faisaient paraître mon teint passable, quoique je ne l'eusse pas fort blanc.

Mon frère aîné était toujours dans les intendances et l'autre à l'armée, même l'hiver. M. de Turenne qui l'aimait fort lui faisait donner de l'emploi toute l'année pour l'avancer. Une campagne d'hiver, où l'on n'hasarde point sa vie, avance plus que deux campagnes d'été, où l'on peut être tué à tout moment ; la raison en est bien aisée à trouver, c'est que la plupart des jeunes gens veulent venir passer l'hiver à Paris pour aller à la comédie, à l'opéra, et voir les dames : il y en a peu qui sacrifient le plaisir à la fortune.

Je n'étais donc contraint de personne, et je m'abandonnai à mon penchant. Il arriva même que madame de La Fayette, que je voyais fort souvent, me voyant toujours fort ajusté avec des pendants d'oreilles et des mouches, me dit en bonne amie que ce n'était point la mode pour les hommes, et que je ferais bien mieux de m'habiller en femme.

Sur une si grande autorité, je me fis couper les cheveux pour être mieux coiffée, j'en avais prodigieusement, et il en fallait beaucoup en ce temps-là quand on ne voulait rien emprunter ; on portait sur le front de petites boucles, et de grosses aux deux côtés du visage et tout autour de la tête, avec un gros bourrelet de cheveux, cordonné avec des rubans ou des perles, si on en avait.

J'avais assez d'habits de femme, je pris le plus beau, et allai rendre visite à madame de La Fayette, avec mes pendants d'oreilles, ma croix de diamants ; elle s'écria en me voyant :

– Ah ! la belle personne ! Vous avez donc suivi mon avis, et vous avez bien fait. Demandez plutôt à M. de La Rochefoucauld (qui était alors dans sa chambre).

Ils me tournèrent et retournèrent, et furent fort contents.

Les femmes aiment qu'on suive leur avis, et madame de La Fayette se crut engagée à faire approuver dans le monde ce qu'elle m'avait conseillé, peut-être un peu légèrement. Cela me donna courage, et je continuai pendant deux mois à m'habiller tous les jours en femme ; j'allai partout faire des visites, à l'église, au sermon, à l'opéra, à la comédie, et il me semblait qu'on y était accoutumé ; je me faisais nommer par mes laquais madame de Sancy.

Je me fis peindre par Ferdinand, fameux peintre italien, qui fit de moi un portrait qu'on allait voir ; enfin je contentai pleinement mon goût.

J'allais au Palais-Royal toutes les fois que Monsieur était à Paris ; il me faisait mille amitiés parce que nos inclinations étaient pareilles ; il eût bien souhaité pouvoir s'habiller aussi en femme, mais il n'osait, à cause de sa dignité (les princes sont emprisonnés dans leur grandeur) ; il mettait les soirs des cornettes, des pendants d'oreilles et des mouches, et se contemplait dans les miroirs.

Encensé par ses amants, il donnait tous les ans un grand bal, le lundi gras. Il m'ordonna d'y venir en robe détroussée, à visage découvert, et chargea le chevalier de Pradine de me mener à la courante.

L'assemblée fut fort belle : il y avait trente-quatre femmes parées de perles et de diamants. On me trouva assez bien, je dansais dans la dernière perfection et le bal était fait pour moi.

Monsieur le commença avec mademoiselle de Brancas qui était fort jolie (ç'a été depuis la princesse d'Harcourt), et un moment après il alla s'habiller en femme et revint au bal en masque. Tout le monde le connut, d'abord il ne cherchait pas le mystère, et le chevalier de Lorraine lui donnait la main ; il dansa le menuet, et alla s'asseoir au milieu de toutes les dames ; il se fit un peu prier avant que d'ôter son masque, il ne demandait pas mieux et voulait être vu. On ne saurait dire à quel point il poussa la coquetterie en se mirant, en mettant des mouches, en les changeant de place, et peut-être que je fis encore pis ; les hommes, quand ils croient être beaux, sont une fois plus entêtés de leur beauté que les femmes.

Quoi qu'il en soit, ce bal me donna une grande réputation, et il me vint force amants, la plupart pour se divertir, quelques-uns de bonne foi.

Cette vie était délicieuse, lorsque la bizarrerie, ou pour mieux dire la brutalité de M. de Montausier me renversa tout.

Il avait amené M. le Dauphin à Paris, à l'opéra, et l'avait laissé dans une loge avec la duchesse d'Usez, sa fille, pour aller faire des visites dans la ville ; il n'aimait pas la musique. L'opéra était commencé il y avait une demi-heure, lorsque madame d'Usez m'aperçut dans une loge de l'autre côté du parterre, mes pendants d'oreilles brillaient d'un bout de la salle à l'autre ; madame m'aimait fort, elle eut envie de me voir de plus près, et m'envoya La..., qui était à M. le Dauphin, me dire de la venir trouver ; j'y allai aussitôt, et l'on ne saurait dire toutes les amitiés que le petit prince me fit ; il pouvait avoir douze ans.

J'avais une robe blanche à fleurs d'or, dont les parements étaient de satin noir, des rubans couleur de rose, des diamants, des mouches. On me trouva assez jolie ; monseigneur voulut que je demeurasse dans sa loge, et me fit part de la collation qu'on lui servit ; j'étais à la joie de mon cœur.

Rabatjoie arriva ; M. de Montausier venait de ses visites, d'abord madame d'Usez lui dit mon nom, et lui demanda s'il ne me trouvait pas bien à son gré. Il me considéra quelque temps et puis me dit :

– J'avoue, madame, ou mademoiselle (je ne sais pas comment il faut vous appeler), j'avoue que vous êtes belle, mais en vérité n'avez-vous point de honte de porter un pareil habillement et de faire la femme, puisque vous êtes

assez heureux pour ne l'être pas ? Allez, allez vous cacher, M. le Dauphin vous trouve fort mal comme cela.

– Vous me pardonnerez, monsieur, reprit le petit prince, je la trouve belle comme un ange.

J'étais très fâchée, et je sortis de l'opéra sans retourner à ma loge, résolue de quitter tous ces ajustements qui m'avaient attiré une si fâcheuse réprimande ; mais il n'y eut pas moyen de m'y résoudre, je pris le parti d'aller demeurer trois ou quatre ans dans une province où je ne serais point connue, et où je pourrais faire la belle tant qu'il me plairait.

Après avoir examiné la carte, je crus que la ville de Bourges me convenait ; je n'y avais jamais été, ce n'était pas un passage pour aller à l'armée, et j'y pourrais faire ce qu'il me plairait.

Je voulus aller moi-même reconnaître les lieux ; je partis dans le carrosse de Bourges, avec un seul valet de chambre, nommé Bouju, qui était à moi depuis mon enfance. J'avais pris une perruque blonde, moi qui avais les cheveux noirs, afin que quand j'y retournerais personne ne me reconnût.

Nous arrivâmes à la meilleure hôtellerie, et dès le lendemain je me promenai dans la ville que je trouvai assez à mon gré. Je m'informai s'il n'y avait point de maison de campagne à vendre dans le voisinage ; on me dit que le château de Crespon était en décret, et qu'il appartenait à un trésorier de France, nommé M. Gaillot.

J'allai voir la maison et trouvai un lieu charmant, une maison bâtie depuis vingt ans, qu'on voulait vendre toute meublée, un parc de vingt arpents, des parterres, des potagers, des eaux plates, un petit bois, de bonnes murailles, et au bout du parc une grande grille de fer qui

donnait sur un ruisseau qui eût porté bateau s'il n'y avait eu dessus plusieurs moulins où l'on venait moudre, pour la plus grande partie, de la farine pour la ville de Bourges ; mais je remarquai que vis-à-vis du parc il y avait une demi-lieue où il n'y avait point de moulins, et que je pourrais y avoir une petite berge pour me promener.

Je fus charmée ; l'on me dit que le décret se poursuivait au Châtelet de Paris ; je n'en voulus pas voir davantage et repartis pour Paris, impatiente de me faire adjuger la seigneurie de Crespon ; il y avait un gros village.

Dès que je fus arrivée, j'allai chercher les procureurs dont j'avais pris les noms et la demeure ; ils me dirent que la terre avait été adjugée à vingt et un mille livres, et que pour y revenir il fallait tiercer, c'est-à-dire en donner vingt-huit mille livres.

On m'avait assuré à Bourges qu'elle valait plus de dix mille écus ; j'en avais envie, je tierçai et fus envoyée en possession de la terre. Ce fut M. Acarel, mon homme d'affaires, qui la prit en son nom, et m'en fit le même jour une déclaration ; il partit quelques jours après pour en aller prendre possession ; je lui avais confié mon dessein.

M. Gaillot le reçut à merveille, il gagnait sept mille francs à quoi il ne s'attendait pas. M. Acarel lui dit que la terre était pour une jeune veuve nommée madame la comtesse *des Barres*, qui voulait s'y venir établir.

Acarel conserva le concierge, et M. Gaillot lui promit d'avoir l'œil à tout jusqu'à ce que madame la comtesse fût arrivée.

M. Acarel revint enchanté de ma nouvelle acquisition : je brûlais d'envie de partir, mais il me fallut plus de six

semaines pour faire mes préparatifs. J'écrivis à mes frères que j'allais voyager pendant deux ou trois ans, et que je laissais une procuration générale à M. Acairel.

Bouju avait une femme fort adroite qui me coiffait parfaitement bien ; mais quand je lui eus dit que je ne voulais plus quitter l'habit de femme, elle me conseilla de continuer à me faire couper les cheveux à la mode, et je le fis ; il n'y avait plus moyen de s'en dédire.

Je me fis faire deux habits magnifiques d'étoffes d'or et d'argent, et quatre habits plus simples mais fort propres ; j'eus des garnitures de toutes sortes, des rubans, des coiffes, des gants, des manchons, des éventails et tout le reste, jugeant bien que dans une province je ne trouverais rien de tout cela.

Je renvoyai tous mes valets, sous prétexte de mon voyage, et je les payai ; ensuite je louai une petite chambre garnie auprès du Palais, et Bouju m'alla louer dans le faubourg Saint-Honoré une maison pour un mois, où il fit conduire mon carrosse, quatre chevaux et un cheval de selle ; il arrêta aussi un bon cocher, un cuisinier, un palefrenier pour servir de postillon, une femme de chambre pour m'habiller et me blanchir, et trois laquais, deux grands et un petit pour me porter la queue ; il fit repeindre mon carrosse en ébène, et y fit mettre des chiffres avec une cordelière pour marquer la veuve, et quand tout fut prêt, il vint me trouver à ma petite chambre.

Sa femme m'apporta une grisette fort propre que je mis avec des coiffes et un masque ; cela était fort commode en ce temps-là, et l'on ne craignait point d'être reconnu.

Bouju alla payer son hôtesse, et nous montâmes dans un carrosse de louage qui nous attendait à la porte.

Nous allâmes à la maison du faubourg Saint-Honoré, où mes nouveaux domestiques reconnurent madame la comtesse des Barres pour leur maîtresse. Ils parurent assez contents de ma vue, et je leur promis de leur faire du bien, pourvu qu'ils me servissent avec affection et qu'ils n'eussent point de querelle ensemble.

Deux jours après, nous partîmes pour aller à Bourges ; je voulus que M. Acarel vînt m'y installer, il était dans mon carrosse avec madame Bouju. Son mari et Angélique, ma femme de chambre, étaient dans le carrosse de voiture ; mon cuisinier était sur mon cheval de selle.

J'avais dans les coffres de mon carrosse ma vaisselle d'argent, et sous mes pieds ma cassette de pierreries que je ne perdais de vue ; mes meubles, lits, tapisseries, habits, linges, étaient dans les magasins du carrosse public, où l'on avait mis deux chevaux de plus, tant il était chargé, quoique nous fussions au mois de mai, où les chemins sont beaux.

Nous partîmes le même jour et nous fîmes les mêmes traites que le carrosse de voiture, afin que je pusse avoir mes gens tous les soirs pour me servir.

La première couchée, en descendant de carrosse, je vis un de mes cousins germains sur la porte de l'hôtellerie, mais je n'ôtai pas mon masque, et il n'y connut rien ; nous étions partis le lendemain avant qu'il fût éveillé.

En arrivant à Bourges, nous allâmes descendre chez M. Gaillot ; M. Acarel lui avait écrit le jour et l'heure que nous devions arriver, il vint au-devant de nous dans son carrosse à un quart de lieue de la ville ; il monta dans le mien, et M. Acarel et madame Bouju montèrent dans le sien.

J'étais bien aise de l'entretenir en particulier ; il me fit le portrait de toute la ville de Bourges et me parut homme de bon esprit ; il avait pourtant dérangé ses affaires, mais il lui restait encore du bien. Nous arrivâmes chez lui, il me présenta à sa femme et me mena dans son appartement où il me laissa sans songer à m'entretenir : je jugeai qu'il n'était pas trop provincial.

J'allai, dès le lendemain, voir ma maison qui me plut encore davantage, et j'y fis porter tous mes meubles ; il fallut pourtant que je demeurasse quatre ou cinq jours chez M. Gaillot, jusqu'à ce que tout fût rangé.

Je ne vis personne à Bourges et ne fis aucune visite ; j'allais seulement à la messe, et lorsque je m'apercevais qu'on avait envie de me voir, j'ôtai mon masque un moment, ce qui redoublait la curiosité.

Enfin j'allai m'établir tout de bon à Crespon ; j'y trouvai un curé fort homme de bien sans faire le bigot ; il aimait l'ordre et la joie, et savait fort bien allier les devoirs de sa profession avec les plaisirs de la vie. Je vis d'abord que je m'en accommoderais à merveille ; je lui appris mon humeur, afin qu'il s'y accommodât, cela était juste, et l'assurai que je ne voulais point qu'il s'y contraignît pour moi, parce que je ne me contraindrais point pour lui ; je lui dis que je serais fort assidu à la paroisse, que je tâcherais à avoir le carême de bons prédicateurs, que j'aurais soin des pauvres, que je le priais d'être de mes amis et de venir souvent souper chez moi sans façon, que je n'en mettrais pas plus grand pot au feu et je lui tins parole.

J'avais toujours à dîner un bon potage et deux grosses entrées, un gros bouilli et deux assiettes d'entremets,

de bon pain, de bon vin ; le rôti du soir était tout prêt à mettre en broche quand il arrivait quelqu'un.

Il y avait dans mon village deux ou trois maisons de gentilshommes qui n'étaient pas fort aisés. Le curé m'amena le chevalier d'Hanecourt qui me parut un esprit doux et médiocre, mais il était beau comme le jour, et le savait bien. Il avait été mousquetaire et avait fait trois ou quatre campagnes ; le métier lui avait semblé rude, et depuis deux ans il s'était remis à prendre des lièvres. Il fit d'abord le passionné, mais je ne tâtai point de ses mines, et crus qu'il ne me trouvait belle que parce que j'étais riche ; je le traitai pourtant fort honnêtement et souffris ses assiduités.

Quand ma maison fut rangée, j'allai à Bourges. J'affectai d'avoir un habit fort honnête, mais fort simple, des dentelles médiocres, point de diamants, des boucles d'oreilles d'or, une coiffure fort modeste, des coiffes que je n'ôtai point dans mes visites, des rubans noirs, point de mouches.

J'allai descendre chez M. et madame Gaillot, qui me menèrent chez M. du Coudray, lieutenant général. C'était un homme fort laid, mais de bonne mine, et qui avait beaucoup d'esprit ; il me reçut avec de grandes distinctions, et me présenta sa femme et sa fille. La femme avait cinquante ans, et on voyait bien qu'elle avait été belle ; la fille en avait quinze ou seize, un petit pruneau relavé, mais si vive, de si bonne humeur qu'elle en était fort aimable.

Pendant que j'y étais, il vint une visite. C'était la marquise de La Grise avec sa fille qui me parut fort jolie. Je n'eus pas le temps de l'examiner, la nuit allait tomber, je revins chez moi.

Je fis grande amitié avec la lieutenant générale qui me rendit visite dès le lendemain ; j'eus le plaisir de lui montrer les appartements tournés et meublés autrement qu'elle ne les avait vus.

Ma grande chambre était magnifique : une tapisserie de Flandre des plus fines, un lit de velours incarnat avec des franges d'or et de soie, des sièges de commodité que j'avais faits de mes vieilles jupes, une cheminée de marbre ; il n'y manquait que des miroirs, mais j'en eus de fort beaux quinze jours après.

Madame la marquise du Tronc mourut dans son château, à trois ou quatre lieues de Bourges ; ses meubles furent vendus, et j'achetai à fort bon marché deux trumeaux de glace, deux glaces de cheminée, un grand miroir et un chandelier de cristal.

On peut juger que ma chambre en fut bien parée. J'avais de plain-pied une antichambre, une grande chambre, un cabinet et une galerie dans le retour sur le jardin, et dans le double du bâtiment, une chambre à coucher, un petit oratoire, et deux garde-robes, avec un degré de dégagement. De l'autre côté de l'escalier était une salle à manger avec un petit degré qui montait de la cuisine. J'avais aussi un appartement bas que je destinai aux hôtes, sans compter un corridor qui régnait le long du bâtiment, où il y avait cinq ou six chambres avec de bons lits ; je ne parle point des chambres des valets ni des écuries où il ne manquait de rien.

Je menai madame la lieutenant générale par toute la maison, et lui donnai un fort bon dîner, quoiqu'elle ne fût venue qu'à midi et demi, afin que je ne fisse rien

d'extraordinaire. Elle me pria de lui faire l'honneur de venir dîner chez elle le jeudi suivant, et me dit qu'elle y ferait trouver les principales dames de la ville, qui mouraient d'envie de me voir.

Je me rendis au jour marqué, mais je crus devoir mettre mes plus beaux atours ; je n'avais encore paru à Bourges que fort négligée.

Je mis un corps de robe d'une étoffe à fond d'argent et brodée de fleurs naturelles, une grande queue traînante, la jupe de même ; ma robe était rattachée des deux côtés avec des rubans jaune et argent et un gros nœud par derrière pour marquer la taille ; mon corps était fort haut et rembourré par-devant, pour faire croire qu'il y avait là de la gorge, et effectivement j'en avais autant qu'une fille de quinze ans.

On m'avait mis dès l'enfance des corps qui me serraient extrêmement et faisaient élever la chair, qui était grasse et potelée. J'avais eu aussi fort grand soin de mon col que je frottais tous les soirs avec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui rend la peau douce et blanche.

J'étais coiffée avec mes cheveux noirs à grosses boucles, mes grands pendants d'oreilles de diamants, une douzaine de mouches, un collier de perles fausses plus belles que les fines, et d'ailleurs, en me voyant tant de pierreries, on n'eût jamais cru que j'eusse voulu rien porter de faux.

J'avais changé à Paris ma croix de diamants, que je n'aimais point, contre cinq poinçons que je mettais dans mes cheveux ; ma coiffure était garnie de rubans jaune et argent, ce qui faisait fort bien avec des cheveux noirs,

point de coiffe, nous étions au mois de juin, un grand masque qui me cachait toutes les joues, de peur de hâle, des gants blancs, un éventail, voilà ma parure ; on n'eût jamais deviné que je n'étais pas une femme.

Je montai dans mon carrosse, avec madame Bouju à onze heures et demie, pour aller à Bourges ; j'arrivai chez madame la lieutenant générale qui allait monter en carrosse ; elle voulut, en me voyant, remonter chez elle, mais je l'en empêchai quand je sus qu'elle allait à la messe à l'église cathédrale ; c'était la messe des paresseuses, toutes les belles de la ville y étaient et tous les galants ; je montai dans son carrosse et nous y allâmes.

On me regarda tant et plus ; ma parure, ma robe, mes diamants, la nouveauté, tout attirait l'attention. Après la messe, nous passâmes entre deux haies pour aller à notre carrosse, et j'entendis plusieurs voix dans la foule qui disaient : « Voilà une belle femme », ce qui ne laissait pas de me faire plaisir.

La compagnie priée nous attendait au logis ; M. le lieutenant général me vint donner la main à la descente du carrosse, et je trouvai dans l'appartement la marquise de La Grise et sa fille, M. et madame Gaillot, et l'abbé de Saint-Siphorien, qui avait une abbaye à deux lieues de Bourges ; c'était un vieillard qui avait beaucoup d'esprit, et qui se sentait encore de la galanterie du temps passé.

– Madame, me dit-il, on m'en avait beaucoup dit, et j'en trouve encore davantage.

Je répondis à ces civilités, et embrassai madame de La Grise qui me parut bonne femme ; elle n'avait pas plus de quarante ans et ne faisait point la belle ; tout son amour-propre s'était tourné sur sa fille qui le méritait bien.

C'était de ces petites beautés fines qui n'ont que la cape et l'épée, de petits traits, un beau teint, de petits yeux pleins de feu, la bouche grande, les dents belles, les lèvres incarnates et rebordées, les cheveux blonds, la gorge admirable, et quoiqu'elle eût seize ans, elle n'en paraissait que douze. Je la caressai fort, elle me plut, je la baisai cinq ou six fois de suite, la mère était ravie ; je raccommodai sa coiffure qui n'était pas de bon air, je lui dis avec amitié qu'elle montrait trop sa gorge, et je lui montrai à attacher sa collerette un peu plus haut ; la pauvre mère n'avait point la parole pour me remercier.

– Madame, lui dis-je, j'ai auprès de moi une femme qui m'a élevée, qui est fort adroite, c'est elle qui me coiffe, et il me semble qu'on me trouve assez bien.

Toute la compagnie s'écria qu'on ne pouvait pas être mieux coiffée, et qu'on voyait bien que je venais de Paris où les dames ont le bon air.

– Ce n'est pas, ajoutai-je, que je ne sache me coiffer toute seule ; on est quelquefois paresseuse, mais c'est un grand avantage à une demoiselle de se passer quand elle veut de sa femme de chambre.

– Madame, dis-je à madame de La Grise, si vous voulez me confier mademoiselle votre fille pour huit jours, je vous réponds qu'elle saura se coiffer parfaitement. Je lui ferai étudier ce joli métier-là trois heures par jour, je ne la quitterai pas de vue, elle couchera avec moi et sera ma petite sœur.

Madame de La Grise me dit qu'elle aurait l'honneur de me voir chez moi pour me remercier de toutes les bontés que j'avais pour sa fille ; je n'insistai pas davantage.

On vint dire qu'on avait servi, nous étions douze à table ; la chère fut grande, assez mal servie, le mari et la femme donnaient à tous moments des ordres quelquefois différents ; c'était une criailerie perpétuelle. Pour moi, je parlais à mes gens en particulier, et puis je ne les regardais plus ; tout allait comme il pouvait, et ordinairement tout allait bien.

Après le dîner, on but chacun un petit coup de rossolio de Turin ; on ne connaissait alors ni café ni chocolat ; le thé commençait à naître.

On passa à quatre heures dans un grand cabinet où la musique nous attendait ; elle était composée d'un théorbe, d'un dessus, d'une basse de viole et d'un violon ; une demoiselle jouait du clavecin et prétendait accompagner, mais elle le faisait fort mal, ce n'était pas sa faute, elle s'en était défendue autant qu'elle avait pu. L'organiste de la cathédrale, qui devait faire ce personnage, était malade, et madame la lieutenant voulait absolument un concert bon ou mauvais. Il commença et visa d'abord au charivari. Je ne pus m'empêcher de donner quelques avis à la demoiselle que son clavecin était d'un demi-ton trop bas, qu'il fallait faire des pauses et observer des silences en de certains endroits ; mes avis ne furent pas utiles, elle n'en savait pas assez pour en profiter.

– Mais, madame, me dit le vieil abbé de Saint-Siphorien, vous parlez comme si vous saviez parfaitement la musique ; mettez-vous là et accompagnez.

La pauvre demoiselle sortit aussitôt de sa place, et tout le monde me pressa tant, que je la pris.

Je voulus d'abord donner quelques idées de ma capacité, et je jouai quelques préludes de fantaisie et

la *Descente de Mars*, où il faut beaucoup de légèreté de main ; tous les musiciens virent bien à qui ils avaient affaire et me prièrent de régler leur concert. Je n'y eus pas grande peine, j'accompagnais à livre ouvert toutes sortes de musique, même italienne. Le concert joua juste et de mouvement, et il était huit heures qu'on ne croyait pas qu'il en fût six ; madame Bouju vint m'avertir que mon carrosse était prêt.

Je n'aimais pas à me mettre à la nuit avec mes pierreries, je pris congé de la compagnie et les priaï de me venir voir, ils me le promirent.

Je ne croyais pas qu'ils me tiendraient si tôt parole. Je les vis arriver le lendemain à midi dans un grand et vieux carrosse de la marquise de La Grise ; il en sortit elle et sa fille, M. le lieutenant général, sa femme et sa fille, et l'abbé de Saint-Siphorien. Il était bon homme, et tout le monde voulait l'avoir.

Je vis leur carrosse par la fenêtre. J'étais véritablement dans mon négligé : une robe de chambre de taffetas incarnat, un fichu, une échelle de rubans blancs, des cornettes à dentelles avec des rubans incarnat sur la tête, pas une mouche, mes petites boucles d'or ; je descendis en bas et les reçus avec la même joie que si j'avais été bien parée.

– Mesdames, leur dis-je, vous m'aurez vue de toutes les façons.

– Je ne sais madame, dit le vieil abbé, laquelle de toutes ces façons vous est la plus avantageuse, mais je sens bien qu'il y a quarante ans j'aurais mieux aimé la bergère que la princesse.

On se mit à rire. Je proposai d'aller dans le jardin, et je les menai jusqu'au bois, afin de donner le temps

à mon cuisinier de mettre la broche ; une demi-heure après, on nous vint dire qu'on avait servi ; le dîner fut petit et bon.

– Vous n'avez, mesdames, leur dis-je, que le nécessaire, vous en trouverez toujours autant, j'ai envie que vous y reveniez souvent.

Je trouvai mademoiselle de La Grise plus jolie que jamais, et sous prétexte de lui montrer quelque chose sur le clavecin, je l'entretins en particulier.

– Ma belle enfant, lui dis-je, vous ne m'aimez point.

Elle se jeta à mon col, au lieu de répondre.

– Parlez-moi avec franchise, seriez-vous bien aise de venir passer huit jours avec moi ?

Elle se mit à pleurer et m'embrassa avec tant de tendresse, que je connus bien que son petit cœur était touché.

– Mais, lui dis-je, madame votre mère y consentira-t-elle ?

– Ma chère mère en meurt d'envie, mais elle n'oserait vous en parler, elle a peur que tout ce que vous avez dit là-dessus ne soit un compliment.

– Eh bien ! ma chère enfant, lui dis-je en la baisant de tout mon cœur, je ferai tomber le discours sur votre coiffure, et nous verrons ce qu'elle dira.

Nous rentrâmes aussitôt où était la compagnie, et sous prétexte de quelque ordre que j'avais à donner, je fis le bec à madame Bouju qui un moment après passa par la chambre où nous étions pour aller à ma garde-robe ; je l'appelai et lui dis :

– Madame, voyez un peu la coiffure de mademoiselle de La Grise ; comment la trouvez-vous ?

Elle la tourna et dit :

– En vérité, madame, c'est dommage qu'une si belle personne, et qui a de si beaux cheveux, soit si mal coiffée à l'air de son visage.

Elle nous fit remarquer ensuite qu'elle avait trop de cheveux sur le front, et que les boucles qui accompagnaient son visage l'offusquaient et cachaient ses belles joues. Je pris la parole et dis à madame de La Grise :

– Vous voulez bien que je vous envoie demain madame Bouju pour coiffer mademoiselle de La Grise ? Vous verrez quelle différence il y aura.

Le vieil abbé interrompit et me dit :

– Est-il juste, madame, que vous vous priviez de vos gens ? Vous offrites hier à madame de La Grise de garder sa fille pendant huit jours, et de la rendre savante en coiffure.

– Si madame la comtesse, dit madame la lieutenant générale, m'en offrait autant pour ma fille, je la prendrais au mot.

– Et moi, dit la petite fille, j'en serais bien aise.

– Ah ! madame, s'écria madame de La Grise, n'allez pas sur notre marché !

– Mes belles demoiselles, leur dis-je en riant, je garderai chez moi celle qui m'aimera le mieux.

– C'est moi ! c'est moi ! s'écrièrent-elles toutes deux en même temps, en se jetant à mon col ; leur petite dispute réjouit fort toute la compagnie.

– Ne vous fâchez point, leur dis-je, nous avons de quoi vous contenter toutes deux l'une après l'autre.

Je parlais ainsi afin de faire croire que je les aimais également.

– Il est juste, dit madame de La Grise, que ma fille passe la première, et la voilà toute prête.

– Je n'en suis point jalouse, dit la lieutenant générale, pourvu que la mienne ait son tour.

– Comme il vous plaira, leur dis-je ; je les aime fort toutes deux, et serai ravie de leur rendre un petit service.

Il fut résolu que mademoiselle de La Grise demeurerait chez moi, et que mademoiselle du Coudray y viendrait après faire le même apprentissage.

Ces dames s'en retournèrent à Bourges, et dès le soir on apporta à mademoiselle de La Grise ses coiffures et du linge. J'envoyai chercher M. le curé pour souper avec nous ; il amena le chevalier d'Hanecourt, et je leur présentai ma petite pensionnaire qui riait aux anges ; après le souper je renvoyai le curé et le chevalier.

J'avais impatience de me coucher, et je crois que la petite fille en avait aussi bonne envie que moi. Madame Bouju la coiffa de nuit et la fit coucher la première dans mon lit, à la petite ruelle ; je vins peu de temps après, et dès que je fus couchée, je lui dis :

– Approchez-vous, mon petit cœur.

Elle ne se fit pas prier, et nous nous baisâmes d'une manière fort tendre ; nos bouches étaient collées l'une sur l'autre. Je tins longtemps la petite fille entre mes bras, et baisai sa gorge qui était fort belle ; je lui fis mettre aussi la main sur le peu que j'en avais, afin qu'elle fût encore plus rassurée que j'étais femme ; mais je n'allai pas plus loin le premier jour, je me contentai de voir qu'elle m'aimait de tout son cœur.

Le lendemain nous eûmes plusieurs visites du voisinage ; la petite fille s'ennuyait et me disait tout bas :

– Ma belle dame (c'est le nom qu'elle avisa de me donner), que je trouve la journée longue !

J'entendis ce qu'elle voulait dire. Dès que nous fûmes couchées, il ne fallut pas lui dire de s'approcher, elle pensa me manger de caresses ; je crevais d'amour et je me mis en devoir de lui donner de véritables plaisirs. Elle me dit d'abord que je lui faisais mal, et puis elle fit un cri qui obligea madame Bouju de se lever pour voir ce que c'était. Elle nous trouva fort près l'une de l'autre ; la petite pleurait, et toutefois elle eut le courage de dire à Bouju :

– Madame, c'est une crampe à quoi je suis sujette, qui m'a fait bien du mal.

Je la baisai de tout mon cœur, et ne quittais point prise.

– Ah ! quelle douleur ! s'écria-t-elle encore.

– Mademoiselle, dit Bouju qui était une vieille narquoise, cela passera, et vous serez bien aise quand vous ne sentirez plus de mal.

En effet le mal était passé, et les larmes de douleur devinrent des larmes de plaisir ; elle m'embrassait de toute sa force et ne disait mot.

– M'aimes-tu bien, mon petit cœur ? lui dis-je.

– Hélas ! oui ; je ne me sens pas, je ne sais ce que je fais. M'aimerez-vous toujours, ma belle dame ?

Je lui répondis par cinq ou six baisers fort humides, et je recommençai la même chanson ; elle ne nous donna pas tant de peine que la première fois, la petite fille ne cria plus, elle fit seulement de longs soupirs qui venaient de son cœur ; nous nous endormîmes.

Nos plaisirs ne nous faisaient pas oublier ce que nous avions promis à la mère. Bouju s'appliqua à lui apprendre à se coiffer, mais je lui dis de faire filer ses leçons au moins quinze jours. Je commençais à craindre de perdre de vue ma petite amie, et je ne songeais qu'avec dédain à celle qui lui devait succéder.

Trois jours après, madame de La Grise vint dîner avec nous. J'avais dit à la petite fille qu'il ne fallait pas lui dire que nous nous aimions tant ; elle m'avait répondu :

– Oh ! que je n'ai garde, ma belle madame, de dire à ma chère mère les plaisirs que nous avons ensemble ; elle serait jalouse, car nous couchons presque toujours ensemble et nous ne sommes pas si aises ; j'aime pourtant bien ma chère mère, mais j'aime encore mieux et mille fois davantage la belle madame.

L'innocence de cette pauvre enfant me faisait plaisir et un peu de peine, mais je rejetais bien loin une pensée qui eût troublé ma joie.

Madame de La Grise trouva sa fille fort bien coiffée, mais elle n'eut pas le plaisir de la voir à la besogne.

– Madame, lui dis-je, demeurez avec nous le reste de la journée, et vous verrez demain comment elle s'y prend ; mon lit est grand, nous coucherons ensemble, et la petite couchera avec Bouju.

Elle se fit un peu prier et y consentit, puis j'en fus assez fâchée, c'était une nuit de perdue, mais d'un autre côté, cela établissait merveilleusement la confiance de la mère. Nous dînâmes, nous nous promenâmes dans le parc, et le soir après souper je fis dire des vers à mademoiselle de La Grise.

J'étais bonne comédienne, c'était mon premier métier.

– J’ai choisi, dis-je à la mère, une comédie sainte (c’est *Polyeucte*), elle n’y verra que de bons sentiments.

La petite fille disait les vers assez mal, mais j’avais connu qu’avec un peu d’application, elle les dirait aussi bien que moi ; elle les entendait, et il suffit d’entendre pour bien prononcer.

Madame de La Grise ne pouvait se lasser de me remercier ; je lui fis de petites confidences sur sa fille, qu’elle ne se tenait pas assez droite, qu’elle était malpropre, qu’elle ne rangeait pas ses hardes, afin qu’elle lui en fit de petites réprimandes ; cela faisait merveille et lui faisait connaître que je voulais son bien et que je n’en étais pas coiffée.

Nous soupâmes et nous nous couchâmes ; on avait seulement mis des draps blancs pour madame de La Grise. Quand nous fûmes couchées, je m’approchai d’elle, je la baisai deux ou trois fois, et puis me mis à ma ruelle, en lui disant :

– Dormons... C’est ainsi, madame, lui dis-je, que j’en use avec votre enfant, et je vous assure qu’elle dort comme un sabot ; elle fait de l’exercice toute la journée, court dans le jardin avec Angélique, il faut bien que cela dorme.

Le lendemain, la pauvre mère fut ravie quand elle la vit tourner une boucle avec une adresse surprenante. Bouju lui disait :

– Je vous assure, madame, que dans quinze jours, mademoiselle eu saura autant que moi.

Nous dînâmes, et madame de La Grise s’en alla et nous fit grand plaisir.

– Que nous nous baiserons ce soir ! disait la petite. Il me semble qu’il y a dix ans que je n’ai embrassé la belle madame.

Dès que nous eûmes soupé, nous nous couchâmes ; il fallait bien récompenser le temps perdu. Nous prîmes

nos plaisirs ordinaires, la pauvre enfant n'y entendait pas finesse.

Quatre ou cinq jours après, la lieutenant générale, sa fille, madame de La Grise et le bon abbé vinrent dîner avec nous et y passèrent la journée. La petite du Coudray qui avait beaucoup d'esprit disait continuellement :

– En vérité, mademoiselle de La Grise est bien longtemps à apprendre à coiffer ; il me semble que j'aurais croqué cela en quatre leçons ; on ne demandait que huit jours, et il y en a plus de quinze.

Elle croyait avancer ses affaires, et les reculait ; j'aurais voulu qu'elle eût été bien loin, j'aimais ma petite amie, et pour elle, je ne l'aimais point du tout.

Nous fûmes encore trois semaines dans les plaisirs, mademoiselle de La Grise se coiffait parfaitement bien ; je la menai à sa mère, mais je voulus qu'elle se coiffât toute seule ce jour-là, sans que Bouju y mît la main, et avant que de partir, je lui mis aux oreilles de petites boucles d'un seul rubis entouré de douze petits diamants ; elles étaient fort jolies.

– Je vous ferais bien un plus beau présent, lui dis-je, mais, mon petit cœur, on en parlerait.

Madame de La Grise fut charmée ; elle la montrait à tout le monde et assurait sur ma parole qu'elle s'était coiffée toute seule ; elle faisait quelque façon de lui laisser prendre les petites boucles.

– C'est une bagatelle, lui dis-je, je les avais étant fille, elles ne me conviennent plus.

Madame la lieutenant générale lui dit en riant :

– Si madame la comtesse en donne autant à ma fille, j'en serai bien aise.

C'était me l'offrir, il fallut bien la prendre, j'y étais engagée. Je l'emmenai avec moi, et la gardai seulement huit jours ; Bouju lui apprit à coiffer si prodigieusement vite, que j'en étais étonnée.

C'était un petit esprit vif, ardent, qui se coiffait le matin, et au lieu de s'aller promener, se décoiffait l'après-dînée, pour se recoiffer le soir ; elle couchait avec moi, je la baisais en nous couchant, je recevais ses petites caresses, mais je ne me hasardais à rien avec elle. Outre qu'elle n'était pas si aimable que mademoiselle de La Grise, je la trouvais plus fine et peut-être plus instruite. Elle n'eût jamais cru comme Agnès qu'on fait les enfants par l'oreille. Elle était flatteuse au point, et je l'aurais peut-être aimée si je n'eusse pas vu l'autre.

Enfin, au bout de huit jours, je la ramenai à Bourges, triomphante ; elle savait fort bien se coiffer, et croyait avoir gagné une bataille, d'avoir appris en si peu de temps. Sa mère prit part à son triomphe.

Mademoiselle de La Grise avouait qu'il lui avait fallu un mois pour en apprendre autant :

– Vous savez bien ce qui en est, ma belle madame, me disait-elle en particulier, mais je me soucie peu que tout le monde me trouve une sottise, pourvu que vous pensiez autrement.

On vint dire, deux jours après, que M. l'intendant était arrivé à Bourges pour faire le répartition des tailles ; il s'appelait M. de La Barre, il avait été intendant d'Auvergne, et prit ensuite l'épée, fit de belles actions à la guerre, et devint vice-roi du Canada, où il est mort.

Je crus qu'il était de mon devoir et de mon intérêt de l'aller voir. J'y allai habillée fort modestement, j'avais seulement mes boucles d'oreilles de diamants et trois ou quatre mouches.

La lieutenant générale me présenta, il me reçut à merveille, on lui avait déjà parlé de moi.

Trois ou quatre jours après, la lieutenant générale m'avertit dès le matin qu'il devait me venir voir le lendemain, et qu'il l'avait priée d'être de la partie.

Je lui préparai une petite fête. Je mis ce jour-là le plus bel habit que j'eusse. Je me coiffai avec des rubans jaune et argent, mes grands pendants d'oreilles, un collier de perles, une douzaine de mouches, je n'oubliai rien à mon ajustement.

Il arriva à midi, avec le lieutenant général, sa femme et sa fille ; dès que je vis son carrosse dans l'avenue, je descendis en bas pour le recevoir ; les intendants sont les rois des provinces, on ne saurait leur faire trop d'honneur.

Il parut surpris de la beauté de la maison et de la propreté de mes meubles. Je lui proposai d'aller faire un tour de jardin en attendant qu'on servît. M. le curé et M. le chevalier d'Hanecourt m'aidèrent à faire les honneurs.

Une demi-heure après nous retournâmes à la maison, et nous vîmes arriver madame et mademoiselle de La Grise, avec l'abbé de Saint-Siphorien. On se mit à la table, la chère fut grande et délicate, tout était bon.

Nous passâmes dans mon cabinet, où la musique était toute prête. J'avais fait venir les musiciens de Bourges, et je me mis au clavecin pour accompagner.

– Comment, dit monsieur l'intendant, madame la comtesse en est aussi ?

Je ne répondis que par trois ou quatre pièces de Chambonnière, que je jouai toute seule, et puis le concert commença.

Il était composé d'un dessus et d'une basse de viole, d'un théorbe, d'un violon et de mon clavecin ; nous ne jouâmes que des pièces que nous avons bien concertées. L'intendant parut charmé ; le concert dura jusqu'à six heures du soir.

On proposa la promenade ; nous n'avions été qu'à l'entrée du parc, nous allâmes jusques à la grille et nous vîmes sur la petite rivière une berge que j'avais fait faire depuis peu. Il y avait des sièges bien matelassés, au milieu une table longue couverte de tous les fruits de la saison ; les demoiselles, qui ne s'y attendaient pas, furent ravies, et mangèrent bien des pêches.

Nous nous promenâmes pendant plus d'une heure et demie, et quand on eut fait collation, je proposai de donner la comédie à M. l'intendant ; j'avais appris à mademoiselle de La Grise une scène de *Polyeucte*.

– Allons, mademoiselle, lui dis-je, prenez le chapeau de M. l'intendant, il vous portera bonheur, vous serez Sévère, et moi Pauline.

Nous commençâmes ; le pauvre intendant faisait de continuelles exclamations.

– J'ai oui, disait-il, la Duparc, elle n'approche pas de madame la comtesse.

– Eh ! monsieur l'intendant, lui dis-je, c'est mon premier métier ; j'avais une mère qui avait composé une troupe parmi ses voisins et voisines, et tous les jours, nous jouions ou *Cinna* ou *Polyeucte* ou quelque autre pièce de Corneille.

La petite de La Grise ne joua pas mal. La nuit approchait, on rentra dans le parc, il y avait encore du chemin, les carrosses étaient prêts ; la compagnie s'en alla

fort contente de la réception que je leur avais faite, et ma paroisse ne s'en trouva pas mal ; M. le curé n'oublia pas de la recommander à M. l'intendant.

Madame de La Grise avait besoin de M. l'intendant aussi bien que moi, et voulut aussi lui donner une fête ; elle me consulta, un jour que je l'étais allée voir à Bourges. Je lui conseillai de lui donner un bon souper et un bal, point de musique, on ne lui pouvait donner rien de nouveau là-dessus :

– Et même si vous voulez, madame, ajoutai-je en riant, je me ferai encore comédienne pour l'amour de vous ; mademoiselle de La Grise fait assez bien son petit personnage.

Elle me dit qu'il lui fallait huit jours pour se préparer, et qu'elle me prierait de venir voir la disposition de sa maison pour contrôler.

– Mais, madame, ma fille jouait si mal auprès de vous.

– Il est surprenant, lui dis-je, qu'elle joue si bien ; je ne lui ai donné que cinq ou six leçons ; encore autant, elle fera mieux que moi ; un petit voyage à Crespon ne lui serait pas inutile ; elle se fortifierait dans sa coiffure.

– Madame, me dit madame de La Grise, vous avez trop de bontés pour ma fille, j'ai peur d'en abuser.

Elle ne laissa pas de la faire appeler.

– Ma fille, lui dit-elle, voulez-vous bien aller passer cinq ou six jours avec madame la comtesse ?

Elle ne répondit point, et courut à sa chambre faire son petit paquet qu'elle apporta sous son bras.

– Il me semble, ma fille, que vous n'êtes guère fâchée de me quitter ?

– Ma chère mère, lui répondit-elle, je suis bien aise d'aller avec madame la comtesse.

Nous l'embrassâmes toutes deux, sa réponse avait été si spirituelle !

Je retournai chez moi ; ce fut une véritable joie dans la maison quand on vit la petite fille, on l'aimait, et tous les domestiques s'étaient aperçus que je l'aimais de tout mon cœur.

– Mademoiselle, lui dit Bouju, venez-vous encore apprendre quelque chose ? vous savez le frisé, mais vous ne savez pas si bien le tapé.

Nous soupâmes ; il était tard, nous mourions d'envie de nous coucher ; la nuit nous parut plus agréable qu'elle n'avait encore fait ; une petite absence aiguisa l'appétit.

Le lendemain, il me vint dans l'esprit que j'étais bien ingrate, et que, depuis plus de six semaines, je n'avais pas donné signe de vie à M. et madame Gaillot ; je leur envoyai sur-le-champ mon carrosse avec une lettre par laquelle je les conjurais de venir passer deux ou trois jours dans leur maison, et qu'ils en étaient toujours les maîtres.

Ils ne se firent pas prier, et je les vis arriver avant midi ; ils voulurent loger dans le dortoir, ils en connaissaient les lits et choisirent le meilleur.

Je les régalai le mieux qu'il me fut possible ; nous allâmes nous promener après dîner ; il n'y eut pas un coin dans le parc qu'ils ne voulussent voir, et toujours pour admirer les augmentations que j'y avais faites. Enfin ils me mirent sur les dents, et mademoiselle de La Grise aussi ; ils s'en aperçurent un peu tard, et m'en firent bien des excuses :

– Il n'y paraîtra plus, leur dis-je, quand nous aurons bien dormi.

Nous soupâmes, et madame Gaillot me pressa de me coucher.

– Je ne suis pas accoutumée, leur dis-je, à m’endormir de si bonne heure, mais je ne serai pas fâchée de me coucher, cela me reposera, à condition que nous causerons jusqu’à minuit.

Bouju vint, et Angélique, mon autre femme de chambre ; on me frisa, on mit mes cheveux sous des papillotes, on attacha mes cornettes, on me mit une camisole chamarrée de dentelles d’Alençon, j’ôtai mes boucles d’oreilles de diamants, et en mis de petites d’or, mes mouches tombaient assez d’elles-mêmes, et je me couchai entre deux draps.

– Toutes les dames ne vous ressemblent pas, me dit madame Gaillot, et il faut être aussi belle que vous êtes, pour avoir si peu besoin de secours étrangers ; votre miroir vous suffit et vous dit continuellement que vous avez tout par vous-même.

Mademoiselle de La Grise était là toute droite.

– Allons, allons, petite fille, lui dis-je, venez vous coucher, vous êtes aussi lasse que moi.

Angélique l’eut déshabillée en un moment, elle se mit à sa petite ruelle. Monsieur et madame étaient dans la grande ruelle, et commençaient à me conter une histoire arrivée depuis peu à Bourges, lorsque je dis à mademoiselle de La Grise qui faisait la sérieuse :

– Approchez-vous, mon enfant ; venez me donner le bonsoir, et puis vous dormirez ; nous ne voulons pas vous contraindre.

Elle s’approcha, et je la pris entre mes bras, et la fis passer du côté de la grande ruelle ; elle était sur le dos, et moi j’étais sur le côté gauche, la main droite sur sa gorge, nos jambes

entrelacées l'une dans l'autre ; je me penchai tout à fait sur elle pour la baiser.

– Voyez, dis-je à madame Gaillot, la petite insensible ! elle me fait faire tout le chemin, et ne répond point aux amitiés que je lui fais.

Cependant j'avançais mes affaires, je baisais sa bouche plus vermeille que le corail, et lui donnais en même temps de plus solides plaisirs ; elle n'eut pas la force de se retenir et dit à demi-haut, avec un grand soupir :

– Ah ! que j'ai de plaisir !

– Vous voilà donc réveillée, ma belle demoiselle ? lui dit M. Gaillot.

Elle vit bien qu'elle avait dit une sottise.

– Il est vrai, dit-elle, je mourais de froid quand je suis entrée dans le lit, et présentement j'ai chaud, je suis bien aise.

Je ne la baisais plus et m'étais aussi remise sur le dos.

– Elle ne m'aime point, leur dis-je, et vous voyez que je l'aime bien.

– Le moyen, reprit madame Gaillot, qu'elle n'aime pas une si belle dame.

– Cela n'est pas vrai, dit la petite fille en se mettant à son séant, j'aime la belle dame de tout mon cœur.

Et en même temps elle se jeta sur moi à corps perdu, et me baisait avec des transports qui marquaient que c'était tout de bon.

– Chacun à son tour, lui dis-je ; vous étiez froide comme une glace il n'y a qu'un moment, et présentement j'ai envie de l'être, mais je n'en ai pas la force.

En disant cela, je la fis remettre à sa place, et repris, sous prétexte de la baiser, l'attitude convenable à nos véritables

plaisirs. Les personnes qui les regardaient les augmentaient encore ; il est bien doux de tromper les yeux du public.

Nous nous remîmes ensuite tranquillement sur le chevet ; nos têtes étaient l'une auprès de l'autre, et nos corps se joignaient encore de plus près.

– Mon fils, disait madame Gaillot à son mari, as-tu jamais vu deux visages plus gracieux ?

– Il est vrai, lui dis-je, que mon petit cœur est fort joli.

– Et vous, belle madame, vous n'êtes pas jolie, vous êtes belle comme un ange !

Et en disant cela nous nous baisions.

– Mon enfant est fort jolie, disais-je à madame Gaillot, mais moi, je suis vieille auprès d'elle, songez que j'ai vingt ans.

C'est ainsi que se passa la soirée ; nos hôtes s'en allèrent et nous nous endormîmes.

Le lendemain, M. le curé et M. le chevalier d'Hanecourt soupèrent avec nous ; madame Gaillot me pressa fort de me coucher comme la veille.

– Ce n'est pas de même, lui dis-je, la compagnie est plus grosse, il faut y faire plus de façons.

Je me laissai pourtant persuader.

– Ce ne serait pas pour moi, madame, que vous vous contraindriez, disait M. le curé.

La petite fille se coucha aussi et s'approcha de moi fort près, nos têtes se touchaient, mais nous ne nous baisions pas.

– Vous ne vous aimez donc plus aujourd'hui, dit madame Gaillot, vous ne vous baisez pas.

– M. le curé, dis-je en riant, ne le trouverait peut-être pas bon ?

– Moi, madame ? et qu’y a-t-il de plus innocent ? C’est une sœur aînée qui baise sa cadette.

Après cette permission, je fis passer mademoiselle de La Grise, comme la veille, du côté de la grande ruelle et de la compagnie ; elle se mit sur le dos (elle savait bien comment il fallait se mettre) et je m’avançai sur elle pour la baiser.

Ce baiser fut long, et nous n’avions point encore eu tant de plaisir ; je quittais sa bouche de temps en temps, et rangeais ma tête sur le chevet à côté de la sienne, mais sans changer la situation de nos corps.

– C’est ma petite femme, disais-je à M. le curé.

– Vous êtes donc aussi mon petit mari ! s’écria la petite fille en ouvrant les yeux qu’elle avait tenus longtemps fermés.

– J’y consens, lui dis-je, je serai ton petit mari, et tu seras ma petite femme ; voilà M. le curé qui y consentira aussi.

– De tout mon cœur, dit-il en riant.

– Et moi, dit M. Gaillot, je m’offre à nourrir tous les enfants qui viendront de ce mariage.

Pendant qu’ils se réjouissaient, nous nous réjouissions aussi ; j’avais repris ma petite femme, et je la baisais mieux que je n’avais encore fait ; nous ne proférions pas une parole, seulement quelquefois : « Mon petit mari, mon cher cœur », et bien des soupirs.

– Voilà donc une affaire faite, dit madame Gaillot, voilà madame la comtesse mariée ; ses amants n’ont qu’à chercher fortune ailleurs.

Elle disait cela malicieusement, à cause du chevalier d’Hanecourt qui ne trouvait pas le mot pour rire à tout ce que nous faisons.

Nous nous remîmes ensuite à notre séant, avec des petits manteaux fourrés sur nos épaules ; il commençait à faire froid. Puis nous causâmes fort gaiement, je leur lus mes lettres de Paris (on aime les nouvelles dans les provinces), et on s'alla coucher.

Les jours suivants se passèrent aussi agréablement, ce fut une plaisanterie perpétuelle sur notre petit mariage ; M. et madame Gaillot retournèrent à Bourges, et en parlèrent à tout le monde, et lorsque madame de La Grise me vint voir :

– Comment, mon beau monsieur, me dit-elle en riant, vous épousez ma fille sans me le dire.

– Au moins, lui dis-je, madame, ç'a été en bonne compagnie et en présence de mon curé.

– Madame, me dit-elle, ma maison est prête, me voulez-vous faire le plaisir de la venir voir ? Il est jeudi, ce sera dimanche que je donnerai à souper à M. l'intendant.

Je l'assurai que je serais chez elle le lendemain à trois heures après midi ; je n'y manquai pas, mais je ne ramenai point mademoiselle de La Grise ; je dis à sa mère qu'elle avait la migraine, que je l'avais fait coucher, et que dimanche nous irions dîner avec elle.

– Nous aurons, lui dis-je, assez de temps pour nous habiller, l'intendant ne viendra chez vous qu'à huit heures du soir.

Je trouvai la maison fort bien disposée, une grande salle pour les valets, la chambre de madame de La Grise pour le bal (on en avait ôté le lit), son cabinet qui était assez grand pour une retraite qui soulagerait beaucoup la salle de bal, et sa chambre à coucher pour nous habiller.

J'approuvai tout, et m'en retournai à Crespon ; j'y trouvai ma petite femme qui fut aussi aise que moi.

Nous avions encore trois jours à être ensemble et ils furent bien employés, M. le curé nous tint compagnie les soirs ; le chevalier d'Hanecourt n'y vint point, il était malade ou faisait semblant de l'être ; il était un peu jaloux.

Le dimanche, après avoir entendu la grand-messe, je montai dans mon carrosse avec mademoiselle de La Grise et Bouju. Nous portâmes tout ce qu'il fallait pour nous parer. Nos cheveux étaient frisés de la veille et sous des papillotes.

Nous fîmes un dîner fort léger, tant nous avions envie de nous ajuster. Je voulus absolument que Bouju coiffât mademoiselle de La Grise la première, elle devait être la reine du bal.

Quand elle fut tout à fait habillée et coiffée, je lui ôtai les boucles d'oreilles de rubis que je lui avais données, et lui mis mes beaux pendants d'oreilles en diamants ; la mère se récria qu'elle ne le souffrirait point, mais je lui dis si fortement qu'elle me désobligerait, qu'enfin elle y consentit. Je lui mis aussi dans les cheveux mes poinçons de diamants. J'étais ravie de la voir si belle, et je la baisais de temps en temps pour ma peine.

– Et vous, madame, dit mademoiselle de La Grise, vous n'aurez plus rien. Il est vrai que vous êtes belle, vous n'avez pas besoin d'être ajustée.

Je mis aussi à ma petite femme douze ou quinze mouches ; on n'en saurait trop mettre, pourvu qu'elles soient petites.

Pour moi, j'avais une fort belle robe, bien coiffée, un collier de perles, des pendants d'oreilles de rubis ; ils

étaient faux, mais on les croyait fins : le moyen de croire que madame la comtesse qui avait tant de pierreries, en voulût porter des fausses ?

Il y avait douze dames priées au souper, et chacune devait avoir un cavalier pour la mener à la première courante.

À sept heures, tout était arrivé. M. l'intendant ne vint qu'à huit ; on se tint jusques au souper dans le cabinet, et suivant que nous l'avions projeté, nous récitâmes deux scènes de *Cinna* ; la petite fille les dit à merveille, et l'on convint que j'étais une bonne maîtresse, mais aussi était-elle une bonne écolière.

On avait mis deux tables dans la salle de bal, de douze couverts chacune, servies toutes deux également ; les dames s'étaient partagées. Le souper fut fort bon.

À dix heures et demie, la compagnie repassa dans le cabinet, et l'on rangea la salle de bal, on alluma les bougies, et le bal commença à onze heures, la courante d'abord, et puis les petites danses.

On vint dire à minuit à madame de La Grise qu'il y avait en bas des masques qui demandaient à entrer ; on en fut ravi. Il en parut deux bandes fort propres, on les fit danser aussitôt, mais il y eut un masque qui se distingua extrêmement : il avait un habit magnifique et dansait parfaitement bien, personne ne le reconnaissait. Je dansai souvent avec lui, je mourais d'envie de le connaître ; il ne voulut point ôter son masque. Je le menai dans le cabinet et je le pressai tant quand nous fûmes seuls, qu'il me fit voir le visage du chevalier d'Hanecourt.

J'avoue que cette galanterie me toucha, et je le priai de ne se point démasquer, puisqu'il n'était venu au bal que

pour moi ; on ne l'eût jamais deviné. Il avait mis à son habit une année de son revenu. Il sortit sans qu'on s'en aperçût, et retourna chez lui.

Nous dansâmes jusqu'à quatre heures, et madame de La Grise ne voulut jamais souffrir que je m'en allasse à cette heure-là ; elle avait fait mettre des draps blancs au lit de sa petite chambre, et j'y couchai. Elle voulut absolument coucher avec sa fille dans le lit de sa femme de chambre.

Je retournai le lendemain à Crespon, et soupai avec M. le curé et le chevalier d'Hanecourt. Je traitai celui-ci mieux qu'à l'ordinaire et lui fis assez d'amitiés ; cela lui donna la hardiesse de s'ouvrir à monsieur le curé sur le dessein qu'il avait de m'offrir ses services. Il me voyait une jeune veuve assez bien faite et fort riche, il eût bien voulu m'épouser.

M. le curé qui était son ami m'en fit la proposition, mais de fort loin, et je la rejetai d'encore plus loin.

– Monsieur, lui dis-je, je suis heureuse et maîtresse de mes actions, je ne veux point me rendre esclave ; j'avoue que le chevalier est fort aimable, je chercherai quelque occasion de lui faire plaisir, mais je ne l'épouserai point.

Après cela, je lui dis que j'étais fâchée que le chevalier eût fait faire un si bel habit pour l'amour de moi, et je lui donnai une bourse où il y avait cent louis d'or, en le priant de la mettre sur la table du chevalier sans qu'il s'en aperçût, que s'il m'en parlait, je nierais toujours la chose. Le curé loua ma générosité, et me dit que je ne pouvais jamais mieux l'employer.

Il n'y avait plus que trois semaines de carnaval, lorsqu'il arriva à Bourges une troupe de comédiens ; j'en fus bientôt avertie par madame la lieutenantante générale qui me pria à

souper après la comédie ; je n'y manquai pas, et eus assez de plaisir.

Le sieur du Rosan qui faisait le rôle d'amoureux jouait comme Floridor, et il y avait une petite fille de quinze ou seize ans, qui ne faisait que les suivantes et que je démêlai comme une très bonne comédienne. Tout le reste des acteurs et des actrices était au-dessous du médiocre.

Dans les villes de province, on joue la comédie tous les jours. C'était une affaire de retourner tous les soirs à Crespon ; madame de La Grise me proposa de passer le carnaval chez elle.

– Madame, me dit-elle, vous ne m'incommodez point du tout, je couche toujours dans ma petite chambre. Je vous donnerai la grande, et une garde-robe pour vos femmes.

– Mais, répliquai-je, où couchera mademoiselle de La Grise ?

– Belle demande, dit-elle en riant, avec son mari.

– J'accepte, repartis-je aussi en riant.

Cependant, tout le carnaval je m'acquittai de mon devoir sans que la petite fille se doutât de rien ; elle était dans l'innocence, mais ce n'était plus le temps de la petite Montfleury.

J'allai chez moi le lendemain, et donnai ordre qu'on m'apportât tous les jours à Bourges des chapons gras qu'on élevait dans ma basse-cour, des légumes du potager, et des fruits d'hiver, dont j'avais une bonne provision ; cela ne laissait pas de faire plaisir à la cuisine de madame de La Grise.

Nous allions tous les jours à la comédie ; au bout de deux ou trois jours, j'envoyai quérir du Rosan, et lui dis que la petite comédienne était capable de jouer les grands rôles.

– Il est vrai, madame, me dit-il, mais nos premières comédiennes n’y consentiront jamais, si vous ne vous servez de votre autorité.

J’en parlai à M. l’intendant qui les en pria fort honnêtement, et le jour suivant, mademoiselle Roselie (c’était son nom) fit le rôle de Chimène dans *Le Cid* ; elle s’en acquitta fort bien.

La petite fille me plaisait, elle était fort jolie, j’étais né pour aimer des comédiennes. Je la fis venir chez moi, et lui donnai des avis.

– Ma belle, lui dis-je, il y a des endroits où il faut prononcer les vers fort vite, et d’autres fort doucement ; il faut changer de ton, tantôt haut, tantôt bas ; vous bien mettre dans la tête que vous êtes Chimène, ne point regarder les spectateurs, pleurer quand il le faut, ou du moins faire semblant.

Je pratiquai devant elle les leçons que je lui donnais, elle connut bientôt que j’étais maîtresse passée. Dès le lendemain, je reconnus à sa manière de jouer que j’y avais mis la main, sa tante et tous les comédiens me remercièrent.

– C’est un trésor, leur dis-je, que vous aviez chez vous sans le connaître, et ce sera peut-être la meilleure comédienne de son siècle.

Les applaudissements du public les assuraient de la même chose, et leurs parts qui augmentaient tous les jours les persuadaient encore mieux. La petite fille était ravie de se voir princesse, et fêtée de tout le monde.

L’archevêque de Bourges arriva dans ce temps-là ; il était de la maison de ***, bon homme, nullement magicien, réglé dans sa conduite, mais il aimait tous les plaisirs

innocents. Madame la lieutenant générale me mena chez lui ; il me reçut à merveille, et me parla de ma maison dont on lui avait fait une peinture un peu flattée. Il me promit de la venir voir, et je le priai de me faire cet honneur-là.

Le dimanche gras, j'allai à Crespon préparer tout pour le recevoir ; mes appartements étaient assez bien meublés, mais je fis dresser un théâtre en forme, dans une chambre où il devait y avoir plus de cent bougies allumées ; je voulais donner la comédie au bon évêque sans qu'il en sût rien ; je fis avertir secrètement les comédiens.

Il arriva le dimanche à quatre heures, il faisait un assez beau soleil, je les fis entrer seulement dans le parterre, le froid nous chassa bientôt à la maison, toutes les dames de Bourges s'y étaient rendues. Je menai monseigneur dans la salle de la comédie, et le fis asseoir dans un fauteuil, presque malgré lui :

— Vous êtes à la campagne, monseigneur, lui dîmes-nous ; ceci est sans conséquence.

La comédie commença, il ne put s'en dédire ; d'ailleurs, c'était *Polyeucte*, une comédie sainte ; il fut tout rassuré.

La petite Roselie fit Pauline, et charma toute la compagnie. Le bon archevêque la fit venir, il avait grande envie de la baiser, mais il n'osa. Je le fis pour lui, je commençais à l'aimer sérieusement et la regardais comme mon ouvrage.

Le souper suivit la comédie et fut bon et fort long, on y but la santé de l'archevêque ; il était minuit quand on retourna à la ville, il n'y eut que madame de La Grise qui demeura avec sa fille.

Je l'avais priée, et j'avais mes petites raisons pour cela, de donner son carrosse pour ramener les comédiens, après qu'ils eurent bien soupé, le mien n'eût pas suffi ; je lui

donnai à mon tour le lit de ma grande chambre, mais pour le coup, je fus prise pour dupe, elle fit coucher sa fille avec elle, et je n'eus garde d'insister.

Le lendemain, je retournai à Bourges avec elles, sous prétexte d'aller remercier l'archevêque, mais en effet pour voir Roselie que j'avais bien envie de posséder trois ou quatre jours toute seule à Crespon.

J'allai pour cela à la comédie deux heures avant qu'elle commençât ; tous les comédiens et comédiennes me vinrent remercier, ils étaient charmés de Roselie.

Je pris sa tante à part, et lui dis qu'il ne fallait pas la tuer en la faisant jouer tous les jours et que tout au plus elle ne pouvait jouer que deux fois la semaine, faisant les grands rôles et ayant quelquefois à dire cinq ou six cents vers.

– Je le vois bien, madame, me dit la bonne tante, mais nos camarades ne songent qu'à gagner de l'argent, et quand elle joue, il y a bien plus de monde.

– Donnez-la-moi, lui dis-je, il est aujourd'hui dimanche, je vous la ramènerai jeudi, et à l'avenir, croyez-moi, ne la faites jouer que le dimanche et le jeudi, cela la reposera. Je vous promets même de lui faire répéter son rôle, elle n'en fera pas plus mal.

Elle me remercia fort, et je menai sa nièce coucher à Crespon.

On peut croire aisément qu'elle coucha avec moi. Je la caressai de mon mieux, et la voulus mettre d'abord sur le pied de mademoiselle de La Grise, mais elle résista.

Elle était véritablement fort sage, je le vis bien dans la suite, mais elle était mieux instruite que la petite de La Grise : une comédienne à seize ans en sait plus qu'une fille

de qualité à vingt. Je la pressai, elle m'avait obligation, et voyait bien que je l'aimais, je lui promis de ne l'abandonner jamais. Je la tenais entre mes bras et la baisais de tout mon cœur, nos bouches ne pouvaient se quitter, nos deux corps n'en faisaient qu'un.

– Fiez-vous à moi, lui disais-je ; vous voyez mon petit cœur, que je me fie à vous ; mon secret, le repos de ma vie est entre vos mains.

Elle ne répondait point et soupirait ; je la pressais de plus en plus, je sentais que sa résistance mollissait, je redoublai mes efforts, et achevai cette sorte de combat où le vainqueur et le vaincu se disputent l'honneur du triomphe.

Il me semblait que j'avais encore plus de plaisir avec elle qu'avec mademoiselle de La Grise, la condition et l'innocence de l'une étaient bien remplacées par la gentillesse de l'autre qui avait tous les agréments de la coquetterie.

Notre coup d'essai devint la règle de notre vie, son plaisir lui fit croire aisément que je l'aimerais toujours, elle m'accablait d'amitiés, et je fus obligée de la conjurer de modérer sa tendresse aux yeux du public, quoique nous pussions nous donner les marques les plus fortes sans craindre la médisance.

Le jeudi suivant, je ne manquai pas de ramener Roselie à Bourges ; on trouva qu'elle faisait toujours de mieux en mieux.

J'allai souper chez M. le lieutenant général, mademoiselle de La Grise y était, fort négligée et fort triste ; je l'aimais encore quoique la petite comédienne eût pris le dessus, et je lui demandai avec amitié ce qu'elle avait ; elle se mit à pleurer, et s'enfuit. Je lui reparlai encore après souper.

– Hélas ! madame, me dit-elle, pouvez-vous me demander ce que j'ai ? Vous ne m'aimez plus, et vous allez coucher à Crespon avec Roselie ; elle est plus aimable que moi, mais elle ne vous aime pas tant.

Je la laissais dire et ne savais que lui répondre, lorsque sa mère me pria de passer dans son cabinet, et me dit que M. le comte des Goutes demandait sa fille en mariage.

C'était un gentilhomme du pays, qui avait huit à dix mille livres de rente ; je lui conseillai de ne pas manquer cette affaire-là, tant pour me délivrer de l'importunité de la petite fille, que parce qu'elle était bonne, et aussi à cause de mes remords. J'avais toujours peur que le petit commerce que nous avions ensemble ne produisît quelque mauvais effet qui eût étrangement embarrassé la compagnie, au lieu qu'avec Roselie j'allais à bride abattue, sans avoir peur de faire un faux pas.

Huit jours après, on déclara le mariage de mademoiselle de La Grise avec le comte des Goutes, et j'allai à Bourges leur faire mes compliments.

Je crus être obligée, en honneur et conscience, de donner des avis à mademoiselle de La Grise.

– Ma chère enfant, lui dis-je, vous allez vous marier, il faut tâcher d'être heureuse. Votre mari est bien fait, et paraît fort honnête homme, il vous aime, mais il ne sera pas toujours amant, il faut vous attendre à excuser ses humeurs. Vous êtes sage, il ne faut jamais lui donner lieu d'être jaloux. Ne songez qu'à lui plaire, vous attacher à votre ménage, avoir bien soin de vos enfants, si Dieu vous fait la grâce d'en avoir ; c'est la bénédiction du mariage et le plus doux lien des gens mariés.

« Mais écoutez-moi, ma chère enfant, je crois que vous vous souvenez assez des heureuses nuits que nous avons passées ensemble ; souvenez-vous bien de faire par raison, avec votre mari, la première nuit de vos noces, tout ce que vous fîtes avec moi naturellement et sans savoir ce que vous faisiez. Laissez-vous longtemps presser, défendez-vous, pleurez, criez, afin qu'il croie vous apprendre ce que je vous ai appris ; de là dépend toute la douceur de votre vie. Je vous ouvre les yeux présentement, parce qu'il le faut absolument ; vous ne devez pas être en peine de votre secret, je suis aussi intéressée que vous à le garder. »

La pauvre fille se mit à pleurer. Sa mère entra dans le cabinet où nous étions.

– Madame, lui dis-je, elle pleure, il faut louer sa modestie.

Sa mère la baisa :

– Ma fille, lui dit-elle, vous avez bien de l'obligation à madame la comtesse ; suivez les conseils qu'elle vous donnera, et cachez vos larmes.

Nous rentrâmes dans la chambre où était la compagnie. Le lendemain, l'archevêque les maria lui-même, et trois jours après les mariés allèrent à leur terre qui est à sept lieues de Bourges. Je leur promis de les aller voir, et je leur tins parole deux mois après.

Elle était déjà grosse ; je la trouvai occupée de son mari et du plaisir d'avoir une maison arrangée. C'est un grand plaisir pour une jeune femme qui sort de dessous l'aile de sa mère et qui ordonne en maîtresse. Il me parut que je ne lui étais pas encore tout à fait indifférente, mais à la fin la vertu fit en elle ce que l'inconstance avait fait en moi.

Après Pâques, l'archevêque s'en alla à Paris, l'intendant n'était plus à Bourges, toute la noblesse qui y passait l'hiver était allée chacun dans son village. Les comédiens ne gagnèrent pas de quoi payer les chandelles, ils annoncèrent leur départ.

Roselie pleurait nuit et jour dans la crainte de me quitter ; j'en étais aussi fâchée qu'elle. Je menai sa tante à Crespon, et lui dis que je voulais faire la fortune de sa nièce, que si elle voulait me la donner, je la mènerais à Paris dans six mois, et la ferais recevoir à l'hôtel de Bourgogne, sa capacité et mes amis m'assurant de réussir dans mon dessein. J'appuyai ma proposition d'une bourse de cent louis d'or, que je mis dans la main de la bonne tante ; elle n'en avait jamais tant vu ensemble.

– Il faudrait, madame, que j'eusse perdu le sens, si je refusais la fortune de ma nièce ; je vous la donne, et j'espère que vous ne l'abandonnerez pas.

Notre marché conclu, elle retourna à Bourges, et dit à la troupe qu'elle n'était plus en peine de sa nièce, et que madame la comtesse s'en était chargée. C'était une grande perte pour eux, mais telle est la destinée des comédiens de campagne, dès que quelqu'un d'eux devient bon, il quitte, et vient à Paris.

En effet, du Rosan leur joua bientôt après le même tour. Floridor connaissait son mérite et le pressait depuis six mois d'aller à Paris. Il était chef de sa troupe, et il aimait la petite Roselie qu'il prévoyait devoir être un jour une bonne comédienne ; cela le retenait, mais quand il vit que j'avais pris la petite fille, il n'hésita plus, il alla s'offrir à l'hôtel de Bourgogne, et il fut reçu avec l'acclamation du public.

Dès que les comédiens furent partis, je retournai à ma maison, et ne vins plus guère à Bourges ; j'avais mis avec moi Roselie que j'aimais fort, et madame la comtesse des Goutes s'en était allée avec son mari.

Je ne songeais plus à elle, une femme mariée ne m'était plus rien, le sacrement effaçait d'abord tous ses charmes. M. le curé et le chevalier d'Hanecourt nous tenaient compagnie ; le chevalier avait pris son parti en homme sage, et s'était réduit à être de mes amis.

Je mis Roselie sur un autre pied que celui d'une comédienne ; je lui fis faire des habits fort propres, j'envoyai à Paris quatre de mes poinçons de diamants, qu'on troqua contre de fort belles boucles d'oreilles que je lui donnai. Je la menais partout avec moi dans les visites de mon voisinage ; sa beauté et sa modestie charmaient tout le monde.

Je m'avisai d'aller à la chasse et de m'habiller en amazone ; j'y fis aussi habiller Roselie, et la trouvai si aimable avec une perruque et un chapeau, que peu à peu je la fis tout à fait habiller en garçon.

C'était un fort joli cavalier, et il me semblait que je l'en aimais davantage ; je l'appelais mon petit mari ; on l'appelait partout le petit comte ou M. comtin ; il me servait d'écuyer. Je me lassai de lui voir une perruque, et lui fis couper un peu de cheveux ; elle avait une tête charmante, ce qui la rendait bien plus jolie ; la perruque vieillit les jeunes gens.

Ce divertissement était fort innocent et dura sept ou huit mois, mais par malheur M. comtin eut mal au cœur, perdit l'appétit, prit la mauvaise habitude de vomir tous les matins.

Je soupçonnai ce qui était arrivé, et lui fis reprendre ses habits de fille, comme plus convenables à son état présent, et plus propres à le cacher ; je lui faisais mettre des grandes robes de chambre traînantes et sans ceinture, on disait qu'elle était malade ; les migraines, les coliques vinrent à notre secours.

La pauvre enfant pleurait souvent, mais je la consolais en l'assurant que je ne l'abandonnerais jamais. Elle m'avoua qu'elle n'avait ni père ni mère, et ne savait d'où elle était ; que sa tante était une tante postiche, qui l'avait prise en amitié à l'âge de quatre ans. Je ne m'étonnai plus qu'elle me l'eût donnée si aisément.

Au bout de cinq ou six mois, je vis très bien que tout se découvrirait en province, et avec scandale. L'aimant autant que je faisais, je songeai à la mettre en les mains de personnes habiles qui pussent la guérir d'un mal qui n'est pas dangereux, pourvu qu'on ne l'aigrisse pas en le voulant trop cacher.

Il fallait aller à Paris où l'on se cache aisément. Je recommandai ma maison à M. le curé, et partis dans mon carrosse avec Roselie, Bouju et sa femme, mon cuisinier à cheval. J'avais mandé à M. Acairel de me louer une maison avec un beau jardin dans le faubourg Saint-Antoine, résolue d'aller peu à la ville, jusqu'à ce que la petite fût guérie.

Dès que je fus arrivée, je mis Roselie chez une sage-femme qui en eut grand soin ; je l'allais voir tous les jours et lui faisais de petits présents pour la réjouir. Je ne songeais qu'à elle, je ne songeais point à moi ni à me parer. J'avais des habits fort propres, et toujours des coiffes, sans mettre jamais ni pendants d'oreilles ni mouches.

Enfin Roselie mit au monde une petite fille que j'ai fait bien élever, et à l'âge de seize ans je l'ai mariée à un gentilhomme de cinq ou six mille livres de rente ; elle est fort heureuse. Sa mère, au bout de six semaines, redevint plus belle que jamais, et alors je resongeai aussi à ma beauté. Je m'ajustai fort, et allai à la comédie avec deux dames de mes voisines. Roselie y parut comme un petit astre ; mais elle fut bien étonnée, et moi aussi, lorsqu'elle vit sur le théâtre du Rosan qui faisait le personnage de Maxime dans *Cinna*.

Il nous reconnut aisément et vint nous voir dans notre loge. Il ne se sentait pas de joie, et il me parut que Roselie n'était pas fâchée. Je lui dis où je demeurais, et lui permis de me venir voir. Nous le vîmes dès le lendemain, et il ne finissait point sur la beauté de la petite fille ; sa passion se réveilla.

– Madame, me dit-il, ma fortune est faite ; je n'ai encore qu'une demi-part, mais je l'aurai bientôt tout entière ; c'est huit mille livres de rente. J'épouserai Roselie, si vous me la voulez donner, et je me flatte que faite comme elle est si elle n'a point oublié de dire des vers, je la ferai recevoir dans la troupe.

Je lui répondis que je lui en parlerais, et qu'il revînt dans trois ou quatre jours.

Je lui en parlai dès la même nuit, en l'embrassant de tout mon cœur :

– Voyez, lui dis-je en pleurant, si vous me voulez quitter.

Elle dit assez froidement qu'elle ferait tout ce que je voudrais.

Cela ne me plut pas, et je résolus de la marier. Je la fis coucher dès le lendemain dans une chambre séparée ; cela

la toucha, elle me crut en colère ; quand tout le monde fut couché, elle me vint trouver dans mon lit, et me demanda cent fois pardon.

– Eh ! madame, me dit-elle, quand je serais mariée, ne m'aimeriez-vous plus ?

– Non, ma chère enfant, lui dis-je, une femme mariée ne doit aimer que son mari.

Elle se mit à pleurer, et m'embrassa si tendrement que je lui pardonnai et m'imaginai être encore à Crespon.

Du Rosan revint et pressa. Je lui dis que Roselie n'ayant pas de bien, il fallait voir, avant toutes choses, si elle serait reçue dans la troupe.

– Non, madame, reprit-il comme un homme fort amoureux, je ne demande rien ; sa petite personne est un assez grand trésor.

Je ne l'écoutai pas, et lui dis que le lendemain j'irais à la comédie, que Roselie serait dans ma loge, fort parée, qu'il la fit remarquer à ses camarades, et qu'après la pièce ils me vinssent tous prier de venir sur le théâtre, quand tout le monde serait sorti, pour faire dire quelques vers à la fille.

Cela fut exécuté ; on joua *Le menteur* ; Floridor, après la pièce, nous conduisit sur le théâtre, et pour me réjouir, je dis avec la petite fille des scènes de *Polyeucte*, que nous avions dites ensemble plus de cent fois.

Les comédiens étaient dans l'extase, et sans autre examen voulaient recevoir Roselie, mais je m'y opposai.

– Il faut, leur dis-je, consulter le public. Faites-la afficher, qu'elle joue cinq ou six fois, et puis vous verrez.

Du Rosan trouvait cela bien long, et moi je le trouvais bien court. Il fallait, le lendemain des noces, renoncer pour

jamais à ce que j'aimais ; je m'y résolus pourtant et ne voulus point empêcher l'établissement de ma chère enfant ; je m'étais aussi aperçue qu'elle ne haïssait pas du Rosan.

Elle joua publiquement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et dès la première fois, le parterre la fit taire à force d'acclamation. Les comédiens la reçurent dans les formes, et lui donnèrent en entrant une demi-part.

Elle n'avait point d'habits de théâtre, ils sont fort chers ; je lui donnai mille écus pour en avoir, et du Rosan lui en donna autant. Il commença à presser son mariage ; je reculais toujours ; tantôt c'étaient des habits que je lui faisais faire, tantôt c'était du linge ; je voulais faire la noce chez moi.

Enfin le jour fatal arriva ; Roselie fut mariée, et je ne lui touchai plus le bout du doigt. Je fis la noce à mes dépens, et l'accablai de petits présents. Je lui avais donné à Crespon des boucles d'oreilles de quatre mille francs.

Dès que la petite fille fut mariée, je ne songeai plus qu'à moi, l'envie d'être belle me reprit avec fureur ; je fis faire des habits magnifiques, je remis mes beaux pendants d'oreilles qui n'avaient pas vu le jour depuis trois mois ; les rubans, les mouches, les airs coquets, les petites mines, rien ne fut oublié ; je n'avais que vingt-trois ans, je croyais être encore aimable, et je voulais être aimée.

J'allais à tous les spectacles et à toutes les promenades publiques ; enfin j'en fis tant que plusieurs gens me reconnurent et me suivirent pour savoir où je logeais.

Mes parents trouvèrent mauvais que je fisse encore un personnage qu'on avait pardonné à une grande jeunesse ; ils me vinrent voir, et m'en parlèrent si sérieusement que je me résolus de quitter tout ce badinage, et pour cela

j'allai voyager tout de bon en Italie. Une passion chasse l'autre : je me mis à jouer à Venise, je gagnai beaucoup, mais je l'ai bien rendu depuis.

La rage du jeu m'a possédé et a troublé ma vie. Heureux si j'avais toujours fait la belle, quand même j'eusse été laide ! Le ridicule est préférable à la pauvreté.

II

HISTOIRE DE MADAME DE SANCY

Vous m'ordonnez, Madame, d'écrire l'histoire de ma vie ; en vérité, vous n'y songez pas. Vous n'y verrez assurément ni villes prises ni batailles gagnées ; la politique n'y brillera pas plus que la guerre. Bagatelles, petits plaisirs, enfantillages, ne vous attendez pas à autre chose ; un naturel assez heureux, des inclinations douces, rien de noir dans l'esprit, joie partout, envie de plaire, passions vives, défauts dans un homme, vertus du beau sexe, vous en serez honteuse en lisant, que serai-je donc en écrivant ? J'aurai beau chercher des excuses dans la mauvaise éducation, on ne m'excusera point. Voilà bien des discours inutiles ; vous commandez : j'obéis ; mais trouvez bon, Madame, que je ne vous obéisse que par parties ; j'écrirai quelque acte de ma comédie, qui n'aura aucune liaison avec le reste ; par exemple, il me prend envie de vous conter les grandes et mémorables aventures du faubourg Saint-Marceau.

C'est une étrange chose qu'une habitude d'enfance, il est impossible de s'en défaire : ma mère, presque en naissant, m'a accoutumé aux habillements des femmes ; j'ai continué à m'en servir dans ma jeunesse ; j'ai joué la comédie cinq mois durant sur le théâtre d'une grande ville, comme une fille ; tout le monde y était trompé ; j'avais des amants à qui j'accordais de petites faveurs, fort réservé sur les grandes ; on parlait de ma sagesse. Je jouissais du plus grand plaisir qu'on puisse goûter en cette vie.

Le jeu, qui m'a toujours persécuté, m'a guéri de ces bagatelles pendant plusieurs années, mais toutes les fois que je me suis ruiné et que j'ai voulu quitter le jeu, je suis retombé dans mes anciennes faiblesses et suis redevenu femme.

J'ai acheté dans ce dessein une maison au faubourg Saint-Marceau, au milieu de la bourgeoisie et du peuple, afin de m'y pouvoir habiller à ma fantaisie parmi des gens qui ne trouveraient point à redire à tout ce que je ferais. J'ai commencé par me faire repercer les oreilles, les anciens trous s'étant rebouchés ; j'ai mis des corsets brodés et des robes de chambre or et noir, avec des parements de satin blanc, avec une ceinture busquée et un gros nœud de rubans sur le derrière pour marquer la taille, une grande queue traînante, une perruque fort poudrée, des pendants d'oreilles, des mouches, un petit bonnet avec une fontange.

D'abord j'avais seulement une robe de chambre de drap noir, fermée par-devant avec des boutonnières noires qui allaient jusques en bas, et une queue d'une demi-aune, qu'un laquais me portait, une petite perruque peu poudrée, des boucles d'oreilles fort simples, et deux grandes mouches de velours aux tempes. J'allai voir M. le

curé de Saint-Médard, qui loua fort ma robe, et me dit que cela avait bien meilleure grâce que tous ces petits abbés avec leurs justaucorps et leurs petits manteaux qui n'imprimaient point de respect ; c'est à peu près l'habit de plusieurs curés de Paris. J'allai ensuite voir les marguilliers qui m'avaient loué un banc vis-à-vis la chaire du prédicateur, et puis je fis toutes les visites de mon quartier, la marquise d'Usson, la marquise de Menières et toutes mes autres voisines ; je ne me mis point d'autres habillements pendant un mois, et ne manquai point d'aller tous les dimanches à la grand-messe et au prône de M. le curé, ce qui lui fit grand plaisir. J'allais, une fois la semaine, avec M. le vicaire, ou M. Garnier, que j'avais choisi pour mon confesseur, visiter les pauvres honteux, et leur faire quelques charités. Mais, au bout d'un mois, je défis trois ou quatre boutonnières du haut de ma robe, pour laisser entrevoir un corps de moire d'argent, que j'avais par-dessous ; je mis des boucles d'oreilles de diamants, que j'avais achetées, il y avait cinq ou six ans, de M. Lambert, joaillier ; ma perruque devint un peu plus longue et plus poudrée et taillée en sorte qu'elle laissait voir tout à plein mes boucles d'oreilles, et je mis trois ou quatre petites mouches autour de la bouche ou sur le front. Je demurai encore un mois sans m'ajuster davantage, afin que le monde s'y accoutumât insensiblement et crût m'avoir vu toujours de même, ce qui ne manqua pas d'arriver.

Quand je vis que mon dessein réussissait, j'ouvris aussitôt cinq ou six boutonnières du bas de ma robe, pour laisser voir une robe de satin noir moucheté, dont la queue n'était pas si longue que celle de ma robe ; j'avais encore

par-dessous un jupon de damas blanc, qu'on ne voyait que quand on me portait la queue. Je ne mettais plus de haut-de-chausses ; il me semblait que cela ressemblait davantage à une femme, et ne craignais point d'avoir froid : nous étions en été. J'avais une cravate de mousseline, dont les glands venaient tomber sur un grand nœud de ruban noir, qui était attaché au haut de mon corps de robe, ce qui n'empêchait pas qu'on ne me vît le haut des épaules qui s'étaient conservées assez blanches par le grand soin que j'en avais eu toute ma vie ; je me lavais tous les soirs le col et le haut de la gorge avec de l'eau de veau et de la pommade de pieds de mouton, ce qui faisait que la peau était douce et blanche.

Ainsi, peu à peu, j'accoutumai le monde à me voir ajusté. Je donnais à souper à madame d'Usson et à cinq ou six de mes voisines, lorsque M. le curé me vint voir à sept heures du soir ; nous le priâmes de souper avec nous ; il est bon homme, il demeura.

– Désormais, me dit madame d'Usson, je vous appellerai madame.

Elle me tourna et retourna devant M. le curé, en lui disant :

– N'est-ce pas là une belle dame ?

– Il est vrai, dit-il ; mais elle est en masque.

– Non, monsieur, lui dis-je, non ; à l'avenir, je ne m'habillerai plus autrement ; je ne porte que des robes noires doublées de blanc, ou des robes blanches doublées de noir ; on ne me saurait rien reprocher. Ces dames me conseillent, comme vous voyez, cet habillement, et m'assurent qu'il ne me sied pas mal ; d'ailleurs je vous dirai que je soupai, il y a deux jours, chez madame la marquise de

Noailles ; monsieur son beau-frère y vint en visite, et loua fort mon habillement, et, devant lui, toute la compagnie m'appelait *madame*.

– Ah ! dit M. le curé, je me rends à une pareille autorité, et j'avoue, madame, que vous êtes fort bien.

On vint avertir que le souper était servi ; on demeura à table jusqu'à onze heures, et mes gens reconduisirent M. le curé.

Depuis ce temps-là, je l'allai voir et ne fis plus de façon d'aller partout en robe de chambre, et tout le monde s'y accoutuma.

J'ai cherché d'où me vient un plaisir si bizarre, le voici : le propre de Dieu est d'être aimé, adoré ; l'homme, autant que sa faiblesse le permet, ambitionne la même chose ; or, comme c'est la beauté qui fait naître l'amour, et qu'elle est ordinairement le partage des femmes, quand il arrive que des hommes ont ou croient avoir quelques traits de beauté qui peuvent les faire aimer ils tâchent de les augmenter par les ajustements des femmes, qui sont fort avantageux. Ils sentent alors le plaisir inexprimable d'être aimé. J'ai senti plus d'une fois ce que je dis par une douce expérience, et quand je me suis trouvé à des bals et à des comédies, avec de belles robes de chambre, des diamants et des mouches, et que j'ai entendu dire tout bas auprès de moi : « Voilà une belle personne », j'ai goûté en moi-même un plaisir qui ne peut être comparé à rien, tant il est grand. L'ambition, les richesses, l'amour même ne l'égalent pas, parce que nous nous aimons toujours mieux que nous n'aimons les autres.

Je donnais de temps en temps et assez souvent à souper à mes voisines ; je ne me piquais point de faire des

festins ; c'était ordinairement les dimanches et les fêtes ; les bourgeois sont plus propres ces jours-là et n'ont qu'à se réjouir.

Un jour que j'avais prié madame Dupuis et ses deux filles, M. Renard, sa femme, sa petite-fille qu'on appelait mademoiselle Charlotte, et son petit-fils qu'on appelait M. de La Neuville, il était six heures du soir, nous étions dans ma bibliothèque qui était fort éclairée ; un lustre de cristal, bien des miroirs, des tables de marbre, des tableaux, des porcelaines : le lieu était magnifique. Je m'étais fort ajusté ce jour-là ; j'avais une robe de damas blanc, doublée de taffetas noir, la queue traînait d'une demi-aune ; un corps de grosse moire d'argent qu'on voyait entièrement, un gros nœud de ruban noir au haut du corps, sur lequel pendait une cravate de mousseline avec des glands, une jupe de velours noir, dont la queue n'était pas si longue que celle de la robe, deux jupons blancs par-dessous, qu'on ne voyait point – c'était pour n'avoir pas froid, car depuis que je portais des jupes, je ne me servais plus de haut-de-chausses, je me croyais véritablement femme. – J'avais ce jour-là mes belles boucles d'oreilles de diamants, une perruque bien poudrée et douze ou quinze mouches. M. le curé arriva pour me rendre visite ; tout le monde fut gai de le voir : il est fort aimé dans la paroisse.

– Ah ! madame, me dit-il en entrant, vous voilà bien parée ! Allez-vous au bal ?

– Non, monsieur, lui dis-je, mais je donne à souper à mes belles voisines, et serais bien aise de leur plaire.

On s'assit, on dit des nouvelles (M. le curé les aime fort). On trouvait toujours sur ma table les *Gazettes*, les

Journaux des Savants, les *Trévoux* et les *Mercur*e galant, et chacun prenait ce qu'il aimait le mieux. Je lui fis lire une petite histoire qui était dans le *Mercur*e du dernier mois, où il était parlé d'un homme de qualité qui voulait être femme à cause qu'il était beau, à qui on faisait plaisir de l'appeler madame, qui mettait de belles robes d'or, des jupes, des pendants d'oreilles, des mouches, qui avait des amants.

– Je vois bien, leur dis-je, que cela me ressemble, mais je ne sais si je dois m'en fâcher.

– Ah ! pourquoi madame, dit mademoiselle Dupuis, pourquoi vous en fâcher ? Cela n'est-il pas vrai ? D'ailleurs, dit-il du mal de vous ? Au contraire, il dit que vous êtes belle. Pour moi, je voudrais qu'à la franquette il eût mis votre nom, afin que tout le monde parlât davantage de vous, et j'ai envie de l'aller trouver et de lui en donner l'avis.

– Gardez-vous-en bien, lui dis-je, je veux bien être belle parmi vous, mais je ne vais dans la ville, parée comme je suis, que le moins qu'il m'est possible ; le monde est si méchant, et c'est une chose si rare de voir un homme souhaiter d'être femme, qu'on est exposé souvent à de mauvaises plaisanteries.

– Que dites-vous là, madame ? interrompit M. le curé ; avez-vous jamais trouvé personne qui ait condamné votre conduite à cet égard ?

– Oui dà ! monsieur, j'en ai trouvé ; j'avais un oncle conseiller d'État, nommé M***, qui sachant que je m'habillais en femme, me vint trouver un matin pour me bien gronder ; j'étais à ma toilette et venais de prendre ma chemise ; je me levai. « Non, dit-il, asseyez-vous et vous habillez. » Il s'assit aussitôt vis-à-vis de moi. « Puisque vous

me l'ordonnez, lui dis-je, mon cher oncle, je vous obéis. Il est onze heures, et il faut aller à la messe. » On me mit un corps lacé par derrière, et ensuite une robe de velours noir ciselé, une jupe de même, par-dessus un jupon ordinaire, une cravate de mousseline et une stinquerque or et noir ; j'avais gardé jusque-là mes cornettes de nuit ; je mis une perruque fort frisée et fort poudrée. Le bonhomme ne disait mot. « Cela sera bientôt fait, cher oncle, lui dis-je ; je n'ai plus qu'à mettre mes pendants d'oreilles et cinq ou six mouches » ; ce que je fis en ce moment. « À ce que je vois, me dit-il, il faut que je t'appelle ma nièce. En vérité, tu es bien jolie. » Je lui sautai au col, et le baisai deux ou trois fois ; il ne me fit point d'autres réprimandes, me fit monter dans son carrosse, et me mena à la messe et dîner chez lui.

La petite historiette fit plaisir à la compagnie. M. le curé fit semblant de s'en aller, et demeura. On soupa bien, avec joie et innocence, on but à la fin du vin brûlé ; j'avais prié tout bas mademoiselle Dupuis de proposer à la compagnie d'aller au petit cabinet du jardin, je dis que je le voulais bien. M. de La Neuville me donna la main pour m'y conduire ; j'appelai un laquais pour me prendre mes queues.

– Non, non, dit mademoiselle Dupuis, je les veux porter ; les filles d'honneur portent les queues des princesses.

– Mais, lui dis-je, je ne suis pas princesse !

– Eh bien ! madame, vous le serez ce soir, et moi fille d'honneur.

– Ne le serez-vous que ce soir ? dit en riant M. de La Neuville.

Je me mis à rire aussi, et lui dis gravement :

– Puisque je suis princesse, je vous fais l'une de mes filles d'honneur ; prenez ma queue.

Nous descendîmes au cabinet, et à peine la compagnie put-elle tenir, tant il est petit. On se mit sur des canapés qui sont autour, et pour réjouir mes amies, je leur dis que je leur permettais de me venir saluer et baiser ; tout le monde y passa en revue, et sur ce que M. le curé, par modestie, ne venait pas à son tour, je me levai et l'allai embrasser de tout mon cœur.

J'avais un banc vis-à-vis la chaire du prédicateur ; les marguilliers m'envoyaient toujours un cierge allumé pour aller à la procession, et je les suivais immédiatement ; un laquais me portait la queue, et le jour du Saint-Sacrement, comme la procession faisait un grand tour, elle allait jusques aux Gobelins, M. de La Neuville me donnait la main, et me servait d'écuyer. Au bout de cinq à six mois, on m'apporta le chateau pour rendre le pain bénit ; je fis la chose fort magnifiquement, mais je ne voulus point de trompettes. Ces marguilliers me dirent qu'il fallait qu'une femme présentât le pain bénit, et quêtât, et qu'ils se flattaient que je voudrais bien leur faire cet honneur-là. Je ne savais ce que je devais faire ; madame la marquise d'Usson me détermina et me dit qu'elle avait quêté elle-même, et que cela ferait plaisir à toute la paroisse. Je ne me fis pas prier davantage, mais je m'y préparai comme à une fête qui devait me montrer en spectacle à tout un grand peuple. Je fis faire une robe de chambre de damas blanc de la Chine, doublée de taffetas noir : j'avais une échelle de rubans noirs, des rubans sur les manches, et derrière, une grande touffe de rubans noirs pour marquer la taille. Je

crus qu'en cette occasion il fallait une jupe de velours noir ; nous étions au mois d'octobre, le velours était de saison.

J'ai toujours depuis porté deux jupes, et j'ai fait retrousser mes manteaux avec de gros nœuds de rubans. Ma coiffure était fort galante ; un petit bonnet de taffetas noir chargé de rubans était attaché sur une perruque qui était fort poudrée ; madame de Noailles m'avait prêté ses grands pendants d'oreilles de diamants brillants, et dans le côté gauche de mes cheveux j'avais cinq ou six poinçons de diamants et de rubis ; trois ou quatre grandes mouches, et plus d'une grande douzaine de petites.

J'ai toujours fort aimé les mouches, et je trouve qu'il n'y a rien qui sied si bien. J'avais une stinquerque de Malines, qui faisait semblant de cacher une gorge ; enfin j'étais bien parée ; je présentai le pain bénit, et j'allai à l'offrande d'assez bonne grâce, à ce qu'on m'a dit, et puis je quêtai. Ce n'est pas pour me vanter, mais jamais on n'a fait tant d'argent à Saint-Médard. Je quêtai le matin à la grand'messe, et l'après-dînée à vêpres et au salut ; j'avais un écuyer qui était M. de La Neuville, une femme de chambre qui me suivait, et trois laquais, dont un me portait la queue.

On me fit la guerre que j'avais été un peu coquette, sur ce qu'en passant sur les chaises je m'arrêtais quelquefois pendant que le bedeau me faisait faire place, et m'amusais à me mirer pour rajuster quelque chose à mes pendants d'oreilles ou à ma stinquerque, mais je ne le fis que le soir au salut, et peu de gens s'en aperçurent. Je fatiguai beaucoup toute la journée, mais j'avais eu tant de plaisir de me voir applaudir de tout le monde, que je ne me sentis lasse que quand je fus couchée.

J'oubliais de dire que je fis deux cent soixante et douze livres. Il y eut trois jeunes hommes fort bien faits, que je ne connaissais point, qui me donnèrent chacun un louis d'or ; je crus que c'étaient des étrangers ; il est certain qu'il y vint beaucoup de gens d'autres paroisses, sachant que j'y devais quêter, et j'avoue que le soir, au salut, j'eus un grand plaisir. Il était nuit, on parle plus librement ; j'entendis, à deux ou trois reprises, en différents endroits de l'église, des gens qui disaient :

– Mais est-il bien vrai que ce soit là un homme ? Il a bien raison de vouloir passer pour une femme.

Je me retournai de leur côté, et fis semblant de demander à quelqu'un, afin de leur donner le plaisir de me voir. On peut juger que cela me confirma étrangement dans le goût d'être traité comme une femme. Ces louanges me paraissaient des vérités qui n'étaient point mendrées : ces gens-là ne m'avaient jamais vu, et ne songeaient point à me faire plaisir.

La vie que je menais dans ma petite maison du faubourg Saint-Marceau était assez douce. Mes affaires étaient en bon état, mon frère venait de mourir, et m'avait laissé, toutes dettes payées, près de cinquante mille écus ; j'avais d'assez beaux meubles, de la vaisselle d'argent, un peu de vermeil doré, des boucles d'oreilles de diamants brillants, deux bagues qui valaient bien quatre mille francs, une boucle de ceinture et des bracelets de perles et de rubis.

Ma maison était fort commode ; j'avais un carrosse à quatre personnes et un à deux, quatre chevaux de carrosse, un cocher et un postillon qui servait de portier, un aumônier, un valet de chambre dont la sœur faisait

ma dépense et avait soin de m'habiller, trois laquais, un cuisinier, une laveuse d'écuelles, et un savoyard pour frotter mon appartement.

Je donnais à souper fort souvent à mes voisines, et quelquefois à M. le curé et à M. Garnier, et sans me piquer de faire grande chère, je la faisais assez bonne ; j'avais quelquefois des concerts, j'envoyais mon carrosse à Descoteaux, mon ancien ami ; je faisais le soir des petites loteries de bagatelles : cela avait un air de magnificence ; je menais mes voisines à l'Opéra, à la Comédie ; on trouvait toujours chez moi du café, du thé et du chocolat, je faisais dire tous les jours la messe à mon aumônier, à la présentation, à midi et demi ; toutes les paresseuses du quartier n'y manquaient pas, et comme je me couchais fort tard, on venait m'éveiller souvent pour m'avertir que la messe sonnait ; je mettais vite une robe de chambre, une jupe et une coiffé de taffetas pour cacher mes cornettes de nuit, et courais l'entendre ; je n'aimais pas à la perdre. Enfin, il me semblait que tout le monde était content de moi, lorsque l'amour vint troubler mon bonheur.

Deux demoiselles mes voisines me témoignaient beaucoup d'amitié et ne faisaient aucune façon de me baiser ; c'était à qui m'ajusterait ; je leur donnais assez souvent à souper, elles venaient toujours de bonne heure, et ne songeaient qu'à me parer ; l'une m'accommodait mon bonnet, et l'autre redressait mes pendants d'oreilles ; chacune demandait comme une grande faveur l'intendance des mouches ; elles n'étaient jamais placées à leur gré, et en les changeant de place, elles me baisaient à la joue et au front ; elles s'émancipèrent un jour à me baiser à la bouche

d'une manière si pressante et si tendre, que j'ouvris les yeux et m'aperçus que cela partait de plus que la bonne amitié ; je dis tout bas à celle qui me plaisait davantage (c'était mademoiselle Charlotte) :

– Mademoiselle, serais-je assez heureux pour être aimé de vous ?

– Ah ! madame, me répondit-elle en me serrant la main, peut-on vous voir sans vous aimer !

Nous eûmes bientôt fait nos conditions ; nous nous promîmes un secret et une fidélité inviolables.

– Je ne me suis point défendue, me disait-elle un jour, comme j'aurais fait contre un homme : je ne voyais qu'une belle dame, et pourquoi se défendre de l'aimer ? Quels avantages vous donnent les habits de femme ! Le cœur de l'homme y est qui fait ses impressions sur nous, et d'un autre côté, les charmes du beau sexe nous enlèvent tout d'un coup et nous empêchent de prendre nos sûretés.

Je répondais à sa tendresse de toute la mienne ; mais quoique que je l'aimasse beaucoup, je m'aimais encore davantage, et ne songeais qu'à plaire au genre humain.

Nous nous écrivions tous les jours, mademoiselle Charlotte et moi, et nous nous voyions à tous moments : la fenêtre de sa chambre était vis-à-vis de la mienne, la petite rue de Sainte-Genève entre deux. Ses lettres étaient écrites avec une simplicité charmante ; je lui en ai rendu plus de cent, comme je le dirai par la suite ; il ne m'en reste que deux, par hasard.

PREMIÈRE LETTRE

Que vous étiez aimable hier au soir, madame ! J'eus bien du plaisir, et j'eus envie cent fois de vous aller baiser devant tout le monde. Eh bien ! on eût dit que je vous aime, cela n'est-il pas vrai ? Je ne veux point le cacher, et si vous ne le dites pas, je le dirai, moi. Mon grand-papa me dit tout bas : « Ma fille, je crois que madame de Sancy t'aime : tu serais bien heureuse. » Oh ! dame ! je ne puis pas me retenir et je lui dis : « Mon papa, nous nous aimons de tout notre cœur, mais madame ne veut pas qu'on le sache. » Adieu, voilà ma belle-mère qui entre. (Cette belle-mère la tourmentait.)

DEUXIÈME LETTRE

En vérité, monsieur, je suis au désespoir ; je voudrais ne vous avoir jamais connu, qu'il m'en eût coûté grand'chose pour le chagrin que vous me causez. Je crois que l'on a découvert quelque chose de notre petite amitié ; c'est vous seul qui en êtes la cause : pourquoi me parlez-vous tout bas à l'oreille ? Il y a du temps que l'on m'espionne. Je ne sais pas si c'est que l'on m'a vue aller au cabinet, mais l'on m'a fait des réprimandes qui ne me plaisent pas. Quand vous viendrez, ne cessez pas de me parler ; ne faites pas semblant de rien, afin que l'on croie s'être trompé. Le Saint-Esprit m'a inspiré de ne point aller chez vous. Je fus chez mademoiselle Dupuis, l'on m'y vint chercher ; je fus après cela chez ma

tante, l'on y vint encore ; donnez-vous bien de garde de ne me point jeter rien par la fenêtre. En vérité, monsieur, je suis bien malheureuse de vous aimer. Je vous écris cette lettre avec toutes les peines du monde : je ne suis pas un moment dans ma chambre que l'on ne vienne voir ce que j'y fais. Ne m'attendez plus au pavillon. Pour moi, je ne sais pas si l'on se doute que vous me donnez des lettres ; quand vous m'en donnerez, ne m'en donnez qu'à bonnes enseignes, que l'on ne s'en aperçoive pas. Je vous avoue que j'ai bien du chagrin ; si ce n'était pour un peu, je m'en irais passer trois mois dans un couvent. Qu'en dites-vous ? Ne me demandez point : N'avez-vous rien à me donner ? Quand j'aurai quelque lettre, je vous la donnerai quand j'en pourrai trouver les occasions.

On fit, en ce temps-là, une noce chez une personne de qualité de mes parentes et de mes bonnes amies ; j'y avais dîné, et je résolus d'y aller en masque après souper ; il devait y avoir des violons. J'allai aussitôt chez moi, et proposai à mes belles voisines de leur donner à souper, et de se masquer ensuite. De jeunes personnes ne demandent pas mieux. Je fis habiller mademoiselle Charlotte en garçon, je louai un habit complet, fort propre, avec une belle perruque ; c'était un fort joli cavalier. On me reconnut d'abord, parce qu'on y avait vu souvent ma robe de chambre ; ainsi je fus obligé d'ôter mon masque et de me mettre dans le rang des dames du bal ; le reste de la troupe demeura masqué. Charlotte me prit pour danser ; la compagnie fut assez contente du menuet que nous dansâmes ensemble ; l'agitation ne me fit point de tort, et je revins à ma place avec un rouge que je n'avais pas

avant que de danser. La maîtresse du logis qui n'est pas louangeuse, me vint embrasser et me dit tout bas :

– J'avoue, ma chère cousine, que cet habillement vous sied bien ; vous êtes, ce soir, belle comme un ange.

Je changeai de discours, et appelai Charlotte qui ôta son masque et laissa voir un petit minois fort aimable.

– Voilà, madame, lui dis-je, mon petit amant : n'est-il pas bien joli ?

On vit bien que c'était une fille ; elle remit son masque et me donna la main pour nous en aller. La petite Charlotte me servit d'écuyer pendant toute la soirée, et nous nous aimions bien mieux ; elle s'en aperçut et me dit tendrement :

– Hélas ! madame, je m'aperçois que vous m'aimez davantage en justaucorps ; que ne m'est-il permis d'en porter toujours !

J'achetai dès le lendemain l'habit que j'avais loué pour elle et qui semblait fait exprès ; je le fis mettre dans une armoire avec la perruque, les gants, la cravate et le chapeau, et lorsque mes voisines me vinrent voir, le hasard fit qu'on ouvrit cette armoire et qu'on vit cet habit ; aussitôt on se jeta dessus, et c'est ce que je demandais : on le mit à la petite fille, et la voilà redevenue un beau garçon.

Après la visite, elle voulut se déshabiller ; je ne voulus jamais le souffrir, et lui dis que je lui en faisais présent, qu'aussi bien je ne le mettrais jamais, et que, pour me le payer, je lui demandais seulement qu'elle le mît toutes les fois que mes voisines me feraient l'honneur de venir souper chez moi.

La tante de Charlotte, car elle n'avait plus ni père ni mère, fit quelques façons, et puis se rendit, toutes les autres

lui ayant protesté qu'elles feraient un pareil marché quand je voudrais. Ainsi j'eus le plaisir de l'avoir souvent garçon, et comme j'étais femme, cela faisait le véritable mariage.

J'avais un cabinet au bout de mon jardin, et il y avait une porte de derrière par où elle venait me voir le plus souvent qu'elle pouvait, et nous avions des signaux pour nous entendre. Quand elle était entrée dans le cabinet, je lui mettais une perruque afin de m'imaginer que c'était un garçon ; elle n'avait pas de peine, de son côté, à s'imaginer que j'étais une femme ; ainsi tous deux contents, nous avions bien du plaisir. J'avais dans mon cabinet beaucoup de beaux portraits ; je proposai à mes deux jeunes voisines de les faire peindre, mais à condition que Charlotte serait peinte en cavalier. Sa tante qui mourait d'envie d'avoir son portrait, y consentit ; je voulus en même temps me faire peindre en femme, afin de faire un regard avec ma petite amie ; je n'avais point de vanité, elle était bien plus belle que moi. Je fis venir M. de Troyes, qui nous peignit dans mon cabinet ; cela dura un mois, et quand les deux portraits furent faits, et dans de belles bordures, on les pendit dans mon cabinet l'un auprès de l'autre, et chacun disait : « Voilà un beau couple ; il faudrait les marier, ils s'aimeraient bien. » Mes voisins et voisines riaient en disant cela et ne croyaient pas si bien dire ; les mères, en mille ans, ne se seraient pas défiées de moi, et je crois, – Dieu me veuille pardonner ! – que sans aucun scrupule elles m'auraient laissé coucher avec leurs filles ; nous nous baisions à tous moments, sans qu'elles le trouvassent mauvais.

Une vie si douce fut troublée par la jalousie. Mademoiselle *** – elle m'aimait aussi, – s'aperçut bientôt

que je ne l'aimais pas ; je ne me pressais pas de la faire peindre ; elle observa sa compagne, et la vit entrer dans mon cabinet par la petite porte de derrière. Elle courut en avertir la tante qui d'abord voulut gronder sa nièce, mais la pauvre enfant lui parla avec tant de simplicité qu'elle n'en eut pas le courage.

– Ma chère tante, lui dit-elle en l'embrassant, il est bien vrai que Madame m'aime ; elle m'a fait cent petits présents, et peut faire ma fortune ; vous savez, ma chère tante, que nous ne sommes pas riches ; elle me prie de la venir voir toute seule dans son cabinet ; j'y ai été cinq ou six fois, mais à quoi croyez-vous que nous passions le temps ? à habiller madame, qui veut aller faire quelque visite, à la coiffer, à mettre ses pendants d'oreilles et ses mouches, à parler de sa beauté. Je vous assure, ma chère tante, qu'elle ne songe qu'à cela ; je lui dis sans cesse : « Madame, que vous êtes belle aujourd'hui ! » elle m'embrasse là-dessus, et me dit : « Ma chère Charlotte, si tu pouvais toujours être habillée en garçon, je t'en aimerais bien mieux, et nous nous marierions ; il faut que nous trouvions le moyen de coucher ensemble sans que Dieu y soit offensé. Ma famille n'y consentirait jamais, mais nous pourrions faire un mariage de conscience. Si la tante veut venir demeurer avec moi, je lui donnerai un appartement dans ma maison, et ma table ; mais je veux que tu sois toujours habillée en garçon ; un de mes laquais te servira. » Voilà, ma chère tante, de quoi nous nous entretenons ; or, voyez vous-même, si cela arrivait, si nous ne serions pas bien heureuses ?

À ces douces paroles, la tante s'apaisa, et ma petite amie, pour mieux jouer son jeu, la mena au petit cabinet.

La première fois qu'elle y vint, je l'accablai d'amitiés, et lui offris de faire avec sa nièce une simple alliance fort innocente.

Elle dit qu'elle ferait tout ce que je voudrais.

Je fis donc préparer toutes choses pour faire la fête du jeudi gras. Je priai tous les parents de Charlotte ; elle avait deux cousins germains, corroyeurs et tanneurs, leurs femmes et trois de leurs enfants ; tout cela vint souper chez moi. Je me parai de toutes mes pierreries et eus une robe neuve ; j'avais fait faire un habit neuf à la petite fille, que je fis appeler M. de Maulny, du nom d'une terre de deux mille livres de rente, que je voulais lui donner.

Nous fîmes la cérémonie avant souper, afin de nous mieux réjouir toute la soirée ; j'avais une robe de moire d'argent et un petit bouquet de fleurs d'oranger derrière la tête comme la mariée ; je dis tout haut, devant tous les parents, que je prenais M. de Maulny ci-présent pour mon mari, et il dit qu'il prenait madame de Sancy pour sa femme ; nous nous touchâmes dans la main, il me mit au doigt une petite bague d'argent, et nous nous baisâmes ; j'appelai aussitôt les corroyeurs mes cousins, et les corroyeuses mes cousines ; ils croyaient que je leur faisais beaucoup d'honneur.

Nous soupâmes ensuite fort bien, on se promena dans le jardin, on dansa aux chansons. Je fis des petits présents à la compagnie, des tabatières, des cravates brodées, des coiffes, des gants, des stinquerques ; je donnai à la tante une bague de cinquante louis, et quand tous les esprits furent bien disposés, mon valet de chambre, qui avait le mot, vint dire tout haut qu'il était près de minuit ; chacun dit qu'il fallait coucher les mariés ; le lit était tout prêt et

la chambre fort éclairée ; je me mis à ma toilette ; on me coiffa de nuit avec de belles cornettes et force rubans sur la tête ; on me mit au lit.

M. de Maulny, à ma prière, s'était fait couper les cheveux en homme, de sorte qu'après que je fus couchée, il parut en robe de chambre, son bonnet de nuit à la main, et ses cheveux attachés par derrière avec un ruban de couleur feu ; il fit quelque façon pour se coucher, et puis se vint mettre auprès de moi.

Tous les parents vinrent nous baiser, la bonne tante nous tira le rideau, et chacun s'en alla chez soi. C'est alors que nous nous abandonnâmes à la joie, sans sortir des bornes de l'honnêteté ; ce qui est difficile à croire et ce qui est pourtant vrai.

Le lendemain de notre alliance ou de notre prétendu mariage, j'avais fait mettre à ma porte un écriteau « À louer » au deuxième étage ; la tante le loua et y vint demeurer avec Charlotte qui était toujours habillée en homme dans la maison, parce que cela me faisait plaisir ; mes valets n'osaient pas la nommer autrement que M. de Maulny.

J'envoyais quelquefois le matin chercher des marchands pour me montrer des étoffes, afin qu'ils me vissent dans mon lit avec mon cher mari ; on nous apportait devant eux des croûtes pour déjeuner, et nous nous donnions une petite marque d'amitié ; ensuite monsieur prenait sa robe de chambre et s'allait habiller dans son appartement, et je demeurais avec mes marchands à choisir mes étoffes. Il se trouvait quelquefois des garçons qui ont de l'esprit et qui me parlaient de la bonne mine et des grâces de M. de Maulny, quand il était sorti :

– Ne suis-je pas heureuse, leur disais-je, d’avoir un mari si bien fait et si doux ? car il ne me contredit en rien ; aussi je l’aime de tout mon cœur.

– Madame, me répondaient-ils, vous n’en méritez pas moins. Une belle dame demande un beau cavalier.

Au reste, notre maison était fort bien réglée ; à la réserve de la petite faiblesse que j’avais de vouloir passer pour femme, on ne me pouvait rien reprocher.

J’allais tous les jours à la messe à pied, dans un des petits couvents qui sont autour de ma maison ; un laquais me portait mes queues, et les autres un tabouret de velours noir pour m’agenouiller, et mon sac aux heures.

J’allais une fois la semaine avec M. le curé ou M. Garnier, visiter les pauvres honteux et leur faire des charités ; cela me faisait connaître dans toute la paroisse, et j’entendais les porteuses d’eau et les fruitières qui disaient assez haut derrière nous :

– Voilà une bonne dame ; Dieu la bénisse !

– Pourquoi, disait l’une un jour, quand elles sont si belles, a n’aiment qu’elles, a n’aiment point les pauvres ?

Une autre fois, une vendeuse de pommes à qui j’achetai tout le devant pour le donner à une pauvre famille, me dit en joignant les mains :

– Dieu soit avec vous ! ma bonne dame, et vous conserve encore cinquante ans aussi fraîche que vous êtes !

Ces sortes de louanges naïves font grand plaisir, et même je m’aperçus que M. le curé n’y était pas insensible :

– Vous voyez, madame, me disait-il, que Dieu récompense les bonnes œuvres par de petits plaisirs humains ; vous aimez un peu votre personne, il faut que vous

en tombiez d'accord, et parce que vous faites des bonnes œuvres, vous en êtes récompensée par des acclamations du peuple, et nous sommes forcés d'applaudir nous-mêmes à ce que nous appellerions faiblesse dans un autre.

Nous achevions ainsi en discourant nos petites courses, et puis nous venions à la paroisse entendre la messe, et j'y retrouvais mes laquais à qui je donnais ordre de s'y trouver à une certaine heure pour me reconduire au logis.

Je hasardai un jour d'aller à la comédie avec mon cher Maulny et sa tante, mais je fus trop regardée, trop considérée ; vingt personnes par curiosité vinrent attendre à la porte lorsque nous remontâmes en carrosse. Quelques-uns furent assez insolents pour me faire des compliments sur ma beauté, à quoi je ne répondis que par une mine modeste et dédaigneuse ; mais je n'y retournai pas de longtemps, pour éviter scandale.

L'opéra n'est pas de même ; comme les places y sont chères et qu'on veut profiter du spectacle, chacun s'y tient en respect, et j'y ai été vingt fois sans qu'on m'ait jamais rien dit. Je pris alors la résolution de demeurer souvent dans ma maison, ou du moins dans mon quartier du faubourg, où je pouvais faire tout ce qui me plaisait sans qu'on y trouvât à redire.

Il m'arriva un petit accident en me promenant dans mon jardin. Je me donnai une entorse si violente qu'il me fallut garder le lit huit ou dix jours, et la chambre plus de trois semaines.

Je tâchai de m'amuser ; mon appartement était magnifique, mon lit était de damas cramoisi et blanc, la tapisserie, les rideaux des fenêtres et les portières de même, un grand

trumeau de glace, trois grands miroirs, une glace sur la cheminée, des porcelaines, des cabinets du Japon, quelques tableaux à bordures dorées, la cheminée de marbre blanc, un chandelier de cristal, sept ou huit plaques où, le soir, on allumait des bougies ; mon lit était à la duchesse, les rideaux rattachés avec des rubans de taffetas blanc ; mes draps étaient à dentelles, trois gros oreillers, et trois ou quatre petits attachés dans les coins avec des rubans couleur feu. J'étais ordinairement à mon séant avec un corset de Marseille et une échelle de rubans noirs, une cravate de mousseline et un gros nœud de rubans sous le col, une petite perruque fort poudrée qui laissait voir mes pendants d'oreilles de diamants, cinq ou six mouches et beaucoup de gaieté, parce que je n'étais pas malade.

Mes voisins et mes voisines me tenaient compagnie toutes les après-dînées, et j'en retenais les soirs cinq ou six à souper ; j'avais quelquefois de la musique, et jamais de jeu, je ne pouvais pas souffrir les cartes ; je reçus en cet état beaucoup de visites, et chacun me faisait compliment sur mon ajustement, où l'on ne trouva rien que de modeste, car il est bon de remarquer que je ne portais jamais que des rubans noirs.

Dès que mon pied fut un peu remis, je me levai et passai les journées sur un canapé avec des robes de chambre plus propres que magnifiques.

On ne laissa pas d'aller conter à M. le cardinal que j'avais des robes toutes d'or, toutes couvertes de rubans couleur de feu, avec des mouches et des pendants d'oreilles de diamants brillants, et que j'allais ainsi parée et ajustée à la grand'messe de ma paroisse, où je donnais des distractions à tous ceux qui me voyaient.

Son Éminence, qui veut que tout soit dans l'ordre, envoya un abbé de mes amis, en qui il avait confiance, me rendre visite pour voir ce qui en était ; il me le dit avec amitié et m'assura qu'il dirait à Son Éminence que mon habillement n'était que propre et point magnifique, que ma robe était noire avec des petites fleurs d'or qu'à peine on voyait, et doublée de satin noir ; que j'avais des boucles d'oreilles de diamants brillants assez beaux, et trois ou quatre petites mouches ; qu'il m'avait justement trouvé dans le temps que j'allais à la messe, et qu'enfin c'était pure médisance que ce qu'on lui avait rapporté.

Ainsi je demeurai tranquille et continuai à passer une vie fort agréable. On ne laissa pas de faire des chansons sur moi, et je les laissai chanter. J'ai même envie d'en rapporter ici quelques couplets. Les voici :

Sur l'air : « Votre jeu fait beaucoup de bruit. »

Saucy, au faubourg Saint-Marceau,
Est habillé comme une fille ;
Il ne paraîtrait pas si beau,
S'il était encor dans la ville.
Il est aimable, il est galant :
Il aura bientôt des amants.

Tout le peuple de Saint-Médard
Admire comme une merveille
Ses robes d'or et de brocart,
Ses mouches, ses pendants d'oreille,
Son teint vif et ses yeux brillants :
Il aura bientôt des amants.

Qu'on a de plaisir à le voir
Dans un ajustement extrême,
À la main son petit miroir
Dont il s'idolâtre lui-même,
Sa douceur, ses airs complaisants :
Il aura bientôt des amants.

Il est étalé dans son banc,
Ainsi qu'une jeune épousée
Qui cherche à voir en se mirant
Si ses mouches sont bien placées ;
Il voudrait plaire à tous venants :
Il aura bientôt des amants.

Quand il rendit le pain béni,
Il n'épargna pas la dépense,
Sans faire la chose à demi,
Il montra sa magnificence,
Curé, bedeaux, furent contents :
Il aura bientôt des amants.

Les quêteuses ne manquaient pas
De lui présenter leur requête,
Elles disaient à demi-bas :
Madame est l'honneur de la fête.
Il avalait tous leurs encens :
Il aura bientôt des amants.

Il ne saurait rien refuser
Pourvu qu'on l'appelle madame,

Pourvu qu'on daigne l'encenser
Il donnerait jusqu'à son âme,
Il aime à faire des présents :
Il aura bientôt des amants.

Il rassemble dans sa maison
Et le berger et la bergère,
On y trouve tout à foison,
La musique et la bonne chère
Des tabatières et des gants :
Il aura bientôt des amants.

Chez lui sans qu'il en coûte rien,
On peut mettre à la loterie,
Tout ce qu'il fait, il le fait bien,
Il veut qu'on chante, il veut qu'on rie,
Il songe à nous rendre contents :
Il aura bientôt des amants.

N'a-t-il pas lieu d'être content
Du parti qu'il a bien su prendre ?
Puisque son visage y consent,
Quel compte nous en doit-il rendre ?
Il a mille et mille agréments :
Il aura bientôt des amants.

S'il est faible sur sa beauté,
S'il se croit être l'amour même,
Il faut dire la vérité,
Il mérite d'ailleurs qu'on l'aime ;

Il a des vertus, des talents :
Il aura bientôt des amants.

Il aime les pauvres honteux,
Il les cherche au troisième étage ;
Notre curé se trouve heureux
De le suivre dans ce voyage ;
Il caresse jusqu'aux enfants :
Il aura bientôt des amants.

III

LES AMOURS DE M. DE MAULNY
RUPTURE
MADEMOISELLE DANY

J'avais bien du plaisir, mais à dire la vérité, nous en fîmes un peu trop ; on nous voyait tous les jours, M. de Maulny et moi, à la comédie, à l'opéra, au bal, aux promenades, au Cours, et même aux Tuileries, et j'entendis plus d'une fois des gens qui disaient, en nous voyant passer : « La femme est bien faite, mais le mari est bien plus beau. » Cela ne me fâchait pas.

J'y rencontrai un jour M. de Caumartin, qui est mon neveu ; il se promena longtemps avec nous, mais le lendemain il me vint voir et me représenta assez vivement que je me donnais trop en spectacle. Il n'eut d'autres réponses sinon que je lui étais obligé.

M. le curé, à qui sans doute mes parents avaient parlé, me parla aussi, et ne fut pas mieux écouté.

On m'écrivit aussi des lettres anonymes dont je ne fis pas plus de cas ; en voici une que je gardai pour faire voir comment s'y prennent les gens d'esprit pour donner des avis :

LETTRE

Je n'ai point l'honneur, madame, d'être connue de vous, mais je vous vois souvent à l'église, et même dans les maisons particulières. Je sais tout le bien, toutes les charités que vous faites dans notre paroisse, j'avoue que vous êtes belle, et ne m'étonne pas que vous aimiez les ajustements des femmes, qui vous conviennent extrêmement ; mais je ne puis vous passer l'alliance, j'ose dire scandaleuse, que vous avez faite, à la face du soleil et de notre curé, avec une demoiselle notre voisine, que vous faites habiller en homme pour avoir plus de ragoût avec elle. Encore si vous cachiez votre faiblesse, mais vous en triompez : on vous voit dans votre carrosse aux promenades publiques avec votre prétendu mari, et je ne désespère pas qu'un de ces jours, vous ne jouiez la femme grosse. Songez-y, ma chère dame, rentrez en vous-même ; je veux croire que vous êtes dans l'innocence, mais on juge sur les apparences, et quand on voit que ce petit mari loge chez vous et qu'il n'y a qu'un lit dans votre chambre, où vos amis vous voient tous les jours couchés ensemble, comme le mari et la femme, est-ce faire une médisance que de croire que vous ne vous refusez rien l'un à l'autre ? On ne trouve point à redire que

vous soyez habillé en femme, cela ne fait mal à personne ; soyez coquette, j'y consens, mais ne couchez pas avec une personne que vous n'avez point épousée ; cela choque toutes les règles de la bienséance, et quand il n'y aurait point offense envers Dieu, il y en aurait toujours devant les hommes. Au reste, ma belle dame, n'attribuez point ma remontrance à une humeur chagrine, c'est pure amitié pour vous, on ne peut pas vous voir sans vous aimer.

Je relus cette lettre plusieurs fois, et j'en fis mon profit ; si toutes les remontrances étaient aussi bien assaisonnées, on en profiterait plus qu'on ne fait ; je ne sortis plus au grand jour et gardai plus de mesure qu'auparavant.

Je l'aimais toujours, et nous ne nous serions jamais séparés sans l'aventure que je vais raconter.

Un bourgeois fort riche qui savait bien que M. de Maulny était une fille et que je n'avais jamais attaqué son honneur parce que je ne songeais qu'à ma beauté, en devint amoureux et la fit demander en mariage. Il avait une charge de mouleur de bois et plus de cent mille francs de bien : il offrit de tout donner par contrat de mariage.

M. le curé m'en vint parler, sa tante pleura en me conjurant de ne point empêcher la fortune de sa nièce, et tout d'un coup je la vois s'habiller en fille et assez gaie ; cela ne lui déplut pas.

Elle avait conté sans doute tout ce qui se passait entre nous, et on lui avait dit qu'un véritable mari lui donnerait bien d'autres plaisirs que moi qui ne faisais que la caresser et la baiser.

Je consentis à son mariage, je lui renvoyai toutes ses lettres et lui fis beaucoup de présents ; mais dès que la

noce fut faite, je ne la vis plus ; je n'ai jamais pu souffrir les femmes mariées. Je tombai dans un grand chagrin ; cela ne pouvait pas durer, je suis fort pour la joie, et la Providence m'en envoya bientôt un nouveau sujet.

Je passais chez madame Durier, ma lingère, auprès de la Doctrine chrétienne, pour lui commander quelque chose, et j'y vis une fille qui me parut fort jolie ; elle n'avait pas plus de quinze ans, le teint beau, la bouche vermeille, les dents belles, les yeux noirs et vifs. Je demandai à ma lingère depuis quand elle avait cette petite fille-là ? Elle me dit que ce n'était que depuis quinze jours, qu'elle était orpheline, qu'elle l'avait prise par charité, et que c'était sa seconde fille de boutique.

Quatre jours après, je m'y arrêtai en passant ; on me dit que mon linge n'était pas encore prêt. Je revis la petite fille et la trouvai encore plus jolie.

Le dimanche suivant, on me dit à neuf heures (je venais de m'éveiller) que madame Durier m'envoyait mon linge par une de ses filles ; je la vis entrer et reconnus que c'était la petite fille. Madame Durier avait bien vu qu'elle ne me déplaisait pas. Je la fis approcher de mon lit, et lui dis de déployer sa marchandise, ce qu'elle fit de fort bonne grâce ; je lui dis ensuite :

– Ma petite amie, approchez-vous que je vous baise.

Elle fit une profonde révérence, s'approcha et me présenta son petit bec que je baisai trois ou quatre fois.

– Seriez-vous bien aise, lui dis-je, si je voulais bien vous mettre auprès de moi dans mon dodo ?

– Ce me serait bien de l'honneur, madame, me répondit-elle : la pauvre enfant croyait que j'étais une femme.

Je la renvoyai, et dis le lendemain à sa maîtresse que je voulais payer son apprentissage, et je lui donnai pour cela quatre cents francs. La joie de la petite Babet ne se peut point exprimer.

– Envoyez-la-moi ce soir, dis-je à sa maîtresse, elle soupera avec moi ; je veux un peu examiner comment elle est faite, avant de lui faire plus de bien.

Le même soir, je vis arriver la maîtresse avec la petite fille ; la maîtresse voulait s'en aller, mais je la retins ; nous soupâmes tous trois. Babet n'avait jamais mangé de perdreaux, et sa maîtresse n'en mangeait pas souvent.

Après souper, mes gens sortirent, et je dis à la lingère :

– J'ai de l'inclination pour Babet, mais avant de m'y attacher tout à fait, je veux un peu voir comme elle est faite.

Je la fis approcher, je regardai ses dents, sa gorge qui commençait à figurer ; ses bras étaient un peu maigres.

– Madame, me dit la lingère, gardez Babet cette nuit ; faites-la coucher auprès de vous, je vous répons qu'elle est fort propre, elle couche avec moi ; vous examinerez à loisir comme elle est faite.

Je trouvai qu'elle parlait bien, je gardai Babet, et envoyai un laquais quérir ses cornettes qui étaient bien simples (elle en eut bientôt de plus belles).

J'avais chez moi une vieille demoiselle qui avait été à ma mère, et à qui je payais une pension de cent écus ; je la fis venir :

– Mademoiselle, lui dis-je, voilà une fille qu'on veut me donner pour femme de chambre, mais je veux savoir auparavant si elle est bien propre. Examinez-la depuis la tête jusques aux pieds.

Elle n'en fit pas à deux fois et mit la petite fille nue comme la main (nous n'étions que nous trois) ; elle lui jeta seulement une robe de chambre sur les épaules. Je n'ai jamais vu un plus joli corps : une taille droite, de petites hanches, une gorge naissante blanche comme neige ; elle lui remit sa chemise, et je lui dis :

– Ma mignonne, couchez-vous dans mon lit.

Je me mis à ma toilette et fus bientôt couchée ; j'avais bien envie d'embrasser le petit bouchon.

– Madame, me dit la vieille demoiselle, dans deux ans, ce sera la plus jolie personne de Paris.

Je la baisai trois ou quatre fois avec grand plaisir, je la mis tout entière entre mes jambes, et la caressai fort : elle n'osait dans les commencements répondre à mes caresses, mais bientôt elle s'enhardit, et j'étais quelquefois obligé de lui dire de me laisser en repos.

J'envoyai quérir madame Durier et lui dis que je prenais Babet pour ma femme de chambre, que je voulais pourtant qu'elle apprît le métier de lingère, que trois jours par semaine elle irait travailler à la boutique, et que les trois autres jours elle demeurerait chez moi, et irait apprendre à coiffer ; qu'elle lui donnât à dîner, mais que tous les soirs elle la renvoyât coucher au logis ; cela fut exécuté fidèlement.

Je fis faire à Babet des habits un peu plus propres et quantité de linge. Mais bientôt je l'aimai de tout mon cœur ; elle me suivait partout, dans les visites et à l'église, et partout on la trouvait fort jolie, un petit air fin et fort modeste.

Mon amitié pour elle augmentant à vue d'œil, je ne pus m'empêcher de lui faire faire des habits magnifiques et le plus beau linge de Paris ; j'achetai pour elle, chez

M. Lambert, joaillier, des boucles d'oreilles de diamants brillants, qui me coûtèrent huit cent cinquante livres ; je la fis coiffer avec des rubans argent et bleu, je lui mis toujours sept ou huit petites mouches ; enfin on vit bien qu'elle n'était plus sur le pied de femme de chambre, aussi en pris-je une qui était plus occupée après elle qu'après moi. Je lui demandai son nom de famille, qui se trouva assez joli ; je la fis appeler mademoiselle Dany, et on ne parla plus de Babet.

Qui pourrait exprimer sa joie quand elle se vit ainsi fêtée ! Elle m'en avait toute l'obligation, et m'en témoignait à tout moment sa reconnaissance. Je la menais dans mon banc à Saint-Médard et la faisais asseoir auprès de moi, pour marquer le cas que j'en faisais ; enfin cela alla si loin que j'aimais mieux qu'elle fût parée que moi, et sans elle, j'eusse négligé mon ajustement, mais elle en avait assez de soin et ne songeait qu'à me mettre quelque chose qui m'embellit.

Mademoiselle Dany me rendit bientôt toute ma belle humeur, et je recommençai à donner à souper à mes voisines ; je priai un soir M. le curé, M. Garnier mon confesseur, M. Renard et sa femme, madame Dupuis, et sa fille aînée ; la cadette, qui avait eu quelque inclination pour moi, avait épousé un jeune homme qui avait eu une commission auprès de Lille, où elle était allée avec lui.

Quand on me servit le souper, nous nous mîmes à table, mais M. Renard n'ayant point vu mademoiselle Dany, me demanda où elle était : je lui dis qu'elle souperait dans sa chambre ; tout le monde me pria de la faire venir ; ils savaient bien que c'était me faire plaisir ; je lui mandai

de descendre ; elle parut aussitôt, belle comme un petit ange ; sa jupe et son manteau étaient de moire d'argent, la tête chargée de rubans couleur de feu, la gorge fort découverte, point de collier de perles, parce qu'elle avait le col fort beau ; je lui avais dit de mettre mes belles boucles d'oreilles et quinze ou seize mouches ; je me doutais bien que, quand on ne la verrait point, on la demanderait.

On se récria sur sa beauté ; elle se mit à table et nous soupâmes ; quand on eut fini, mademoiselle Dupuis tira de sa poche de grosses dragées, compta par ses doigts que nous étions huit, et me pria d'en choisir huit, ce que je fis.

– Il faut, madame, me dit-elle, que la plus innocente de la compagnie les distribue à sa fantaisie.

On donna la commission à mademoiselle Dany, qui nous en donna à chacun une au hasard.

– Oh ! rompez-les, dit mademoiselle Dupuis, et vous y trouverez une petite sentence.

On le fit ; il y avait : *Je n'aime rien ; j'aime le bon vin* ; la petite eut : *À qui donnerai-je mon cœur ?*

– Oh ! s'écria-t-elle, il est tout donné.

– Et à qui ? lui dit-on.

Elle me regarda tendrement et ne répondit point. On trouva cela fort joli : je l'appelai et la baisai.

– Et moi, mignonne, je vous donne le mien.

M. Renard qui était auprès de moi lui fit place, et le reste du souper elle ne me quitta pas ; je l'agaçai pour la faire parler :

– On dit que vous êtes jolie, qu'en pensez-vous ?

– Mon miroir m'en dit quelque chose, dit-elle, mais ce qui me le fait croire, c'est que la belle dame m'a donné son cœur.

– Seriez-vous bien fâchée, ajoutai-je, si vous aviez la petite vérole ?

– Au désespoir, madame, vous ne m’aimeriez plus !

– Et moi, mignonne, si je l’avais, ne m’aimeriez-vous plus ?

– Ce n’est pas de même, répondit-elle ; vous avez tant d’esprit, ma belle dame, et tant de bonté, que quand vous deviendriez aussi laide que Marguerite (c’était ma cuisinière) on vous aimerait toujours.

Ces petites réponses vives firent plaisir à la compagnie, et je la baisai de bon cœur ; on apporta d’excellent ratafia, la bouteille fut bientôt vide, j’en pris dans un petit verre et j’en renvoyais la moitié, quand la petite prit le verre des mains du laquais, et me demanda par un petit signe la permission de le boire.

– Voilà une petite personne bien aimable, dit mademoiselle Renard ; je ne m’étonne pas que madame l’aime tant.

– Hélas ! lui répondis-je, je l’aime comme ma petite sœur ; nous couchons ensemble, nous nous baisons, et nous dormons.

– Oh ! madame, dit M. le curé, nous sommes persuadés de votre sagesse.

– J’en suis caution, dit M. Garnier ; vous avez raison, madame, d’aimer mademoiselle Dany, mais permettez-moi de vous dire qu’elle montre trop sa gorge.

– Eh bien ! monsieur, lui dis-je, je vais lui mettre une stinquerque.

Tout le monde s’y opposa, en disant que ce n’était point la mode, mais je ne laissai pas de dire à M. le curé que quand je la mènerais à l’église, elle aurait toujours une stinquerque. Je lui tins ma parole, mais la stinquerque

était si étroite qu'elle ne cachait rien, et souvent je prenais le prétexte de la raccommoder afin de pouvoir toucher à sa gorge devant tout le monde.

On se leva de table, on parla de nouvelles. M. Garnier conta une histoire du quartier assez plaisante, d'un mari qui, en revenant le soir de la campagne, avait trouvé dans le lit de sa femme une personne avec un bonnet de nuit d'homme, et il se trouva que c'était sa sœur.

Cependant mademoiselle Dany était allée par mon ordre se déshabiller, et s'était venue mettre dans mon lit par la petite ruelle, sans qu'on l'eût vue ; minuit sonna à ma pendule, chacun se leva pour s'en aller ; mais en passant auprès de mon lit, mademoiselle Renard y aperçut la petite Dany, et prit une bougie pour la faire voir ; elle était quasi à son séant, de belles cornettes avec des rubans couleur de feu, une chemise avec des dentelles, échancrée fort bas, en sorte qu'on voyait entièrement sa gorge qui, assurément, n'était point pendante ; c'étaient deux petites pommes bien blanches, dont on voyait le tour, avec un petit bouton de rose au milieu de chacune ; elle y avait mis une grande mouche ronde, pour les faire paraître encore plus blanches ; je lui avais dit de ne point ôter ses boucles d'oreilles ni ses mouches ; c'était en été, il faisait chaud, et quoiqu'elle fût fort découverte, elle n'avait pas peur de s'enrhumer ; toute la compagnie la baisa.

– Allons-nous-en, dit mademoiselle Dupuis, et laissons coucher madame avec cette belle enfant.

J'appelai mes gens qui allumèrent un flambeau et reconduisirent M. le curé et M. Garnier ; M. Renard et sa femme n'avaient que le ruisseau à passer ; mademoiselle

Dupuis et sa fille qui demeuraient à l'Estrapade, attendirent que mes gens fussent revenus.

Je me déshabillai devant elles, mis mes cornettes, et me couchai ; je pris d'abord mon enfant entre mes bras, et la baisai trois ou quatre fois ; je n'oubliai pas sa gorge ; je la mis ensuite dans la belle ruelle, afin que mademoiselle Dupuis la vît plus à son aise ; je relevai sa chemise par derrière, et me collai contre son petit corps, en mettant ma main droite sur sa gorge ; je l'avais instruite, elle se tenait sur le dos et tournait la tête du côté gauche, afin de me donner un prétexte de m'avancer sur elle en faisant semblant de la vouloir baiser.

– Voyez, mademoiselle, dis-je à mademoiselle Dupuis, voyez la petite ingrate qui ne veut pas que je la baise !

Et, cependant, j'avais toujours sur elle ; enfin, quand je fus bien, elle tourna un peu le visage et me donna son petit bec ; je la baisai avec un plaisir incroyable, sans changer de place, voulant y revenir plusieurs fois.

– M'aimes-tu, mon petit cœur, lui dis-je.

– Hélas ! oui, madame.

– Appelle-moi mon petit mari ou ma petite femme.

– J'aime mieux, dit-elle, mon petit mari.

Je recommençai à la baiser, nos bouches ne pouvaient pas se quitter, lorsque tout d'un coup elle s'écria :

– Que je suis aise, mon cher petit mari, le petit mari de mon cœur !

J'étais bien aussi aise qu'elle, mais je ne disais mot ; enfin je me remis sur le dos, et nous demeurâmes quelques moments à ne rien dire et à jeter de grands soupirs.

– Avouez, me dit alors mademoiselle Dupuis, avouez que vous aimez bien mademoiselle Dany.

– N'ai-je pas raison, et n'est-elle pas bien aimable, et ne suis-je pas bien heureuse de pouvoir l'aimer innocemment, sans offenser ni Dieu ni les hommes ? Vous avez bien ouï tantôt ce qu'a dit M. Garnier : je ne lui cache rien, et il veut bien être ma caution.

On vint avertir que mes gens étaient revenus ; les demoiselles s'en allèrent, et nous nous endormîmes jusqu'à onze heures et demie, qu'on nous éveilla pour aller à la messe. Il était fête, nous n'eûmes que le temps de mettre nos jupes, une robe ballante et des coiffes.

Nous vivions contents, lorsqu'il arriva encore un petit orage du côté de M. le cardinal. Le supérieur du séminaire des vieux prêtres, qu'on venait d'établir dans le faubourg Saint-Marceau, lui alla conter que j'étais tous les jours dans mon banc, si parée, si ajustée, si belle, avec tant de rubans et de diamants, qu'il n'osait y mener ses séminaristes.

C'était mademoiselle Dany qui en était la cause ; le bon supérieur, qui ne voit pas trop clair, l'avait prise pour moi, et la voyant avec des habits fort brillants d'or et d'argent, il avait cru en conscience en devoir avertir M. le cardinal.

M. le curé fut mandé et interrogé, et répondit qu'il n'y avait rien de nouveau, et que j'allais tous les jours à l'église fort modestement, et que sans doute on avait pris mademoiselle Dany pour moi. Il me conseilla pourtant d'aller voir M. le cardinal, de m'habiller à l'ordinaire, et d'y mener mademoiselle Dany fort parée.

J'y allai un jour d'audience, j'avais ma robe noire, une jupe aussi noire, je cachai mon corps de moire d'argent, une cravate de mousseline, ma perruque avec

peu de poudre, de petites boucles d'or aux oreilles, et des emplâtres de velours aux tempes.

Mademoiselle Dany, en récompense, était fort ajustée, un habit d'une étoffe d'or à fleurs naturelles, bien coiffée, mes boucles de diamants brillants, sept ou huit mouches. Nous demeurâmes dans une antichambre jusqu'à ce que M. le cardinal y vînt ; en reconduisant madame la duchesse d'Estrées, il m'aperçut et vint à moi.

– Monseigneur, lui dis-je, je viens me justifier ; ayez la bonté de regarder mon habillement ; je ne vais pas autrement à Saint-Médard ; si vous ne me trouvez pas bien, j'y changerai ce qu'il plaira à Votre Éminence.

– Vous êtes fort bien, me dit-il, après m'avoir examinée, et je vois bien que l'on vous a pris pour cette belle demoiselle-là.

Il me demanda à qui elle était, et je lui contai sa fortune. Il loua ma charité, et m'exhorta à avoir soin d'elle.

– Mademoiselle, lui dit-il gracieusement, soyez aussi sage que vous êtes belle.

Et il alla donner audience à d'autres personnes ; nous nous en allâmes et fûmes bien regardées par deux cents moines qui étaient dans les antichambres. M. le curé de Saint-Médard m'attendait dans la salle, je lui contai la réception que M. le cardinal nous avait faite ; il entra plus avant, et me dit le lendemain que M. le cardinal lui avait dit qu'il m'avait vue habillée fort modestement, et qu'il était content, mais qu'il avait oublié de me remercier de toutes les charités que je faisais dans la paroisse.

On peut juger que cela me fit un grand plaisir ; je retournai trois mois après à son audience, à la prière de

M. le curé, pour lui proposer un nouvel établissement pour vingt orphelins de la paroisse ; j'offrais de louer la maison et de leur donner cinq cents livres par an ; plusieurs femmes de tanneurs qui sont riches offraient des sommes considérables ; il m'écouta et me promit de venir sur les lieux examiner la chose.

J'étais venue toute seule sans la petite Dany. Le saint cardinal en fut peut-être fâché, et me dit que je devenais coquette, mais qu'il me le pardonnait à cause des bonnes œuvres que je faisais.

Il s'était peut-être aperçu que je montrais mon corps de moire d'argent, qu'il n'avait point vu l'autre fois, et que j'avais de plus beaux pendants d'oreilles et sept ou huit mouches. Je devins rouge comme du feu.

– Au moins, me dit-il tout bas, si vous êtes coquette, vous êtes modeste ; l'un passera pour l'autre.

Je lui fis une profonde révérence, et m'en allai. Il vint quinze jours après à Saint-Médard ; M. le curé m'en avertit, je me rendis à la descente de son carrosse.

Il voulut bien aller à pied visiter la maison que je voulais louer pour les petits orphelins, et la trouva commode ; il fit deux rues à pied, et s'étant aperçu que ma robe et mes jupes traînaient à terre, il voulut absolument qu'un de mes laquais prît mes queues, quoique je m'en défendisse par respect.

Je n'étais pas tombée dans la même faute qu'à sa dernière audience, et je n'avais ni mouches ni pendants d'oreilles.

– Monseigneur, répondis-je, j'attendais Votre Éminence.

Il se mit à rire, et ne laissa pas de louer fort mon habillement.

– Il serait à souhaiter, dit-il tout haut, que toutes les dames fussent habillées aussi modestement.

Il y en avait là plus d'une qui pensaient en elles-mêmes que quand il n'y était pas je faisais un peu plus la belle. L'établissement des orphelins réussit et va fort bien.

Peut-on s'imaginer que quelque chose eût pu troubler une vie si délicieuse ? Ce fut M. Mansard, surintendant des bâtiments, qui, par amitié, vint m'avertir que cinq ou six personnes avaient demandé mon appartement au Luxembourg, en disant au Roi que je ne m'en souciais point, et que j'avais une maison au faubourg Saint-Marceau, où je demeurais toujours, qu'il m'avait défendu plusieurs fois, mais qu'à la fin il succomberait, à moins que je ne revinsse loger au Luxembourg.

Je l'ai cru, et m'en suis bien repentie depuis ; je revins dans cette malheureuse maison et j'allai le soir chez M. Terrac, où l'on joue continuellement ; je jouai et perdis des sommes immenses, je perdis tout mon argent et ensuite mes pendants d'oreilles et mes bagues ; il n'y eut plus moyen de faire la belle.

La rage me prit, je vendis ma maison du faubourg Saint-Marceau, je la perdis ; je ne songeai plus à m'habiller en femme, et m'en allai voyager pour cacher ma misère et ma honte, et tâcher de dissiper mon chagrin.

Je mis avant que de partir la pauvre petite Dany dans une communauté où elle se conduisit à merveille ; elle se fit deux ans après religieuse, et je payai sa dot.

IV

LES INTRIGUES DE L'ABBÉ AVEC LES PETITES ACTRICES MONTFLEURY ET MONDORY

Je ne doute point, madame, que l'histoire de la marquise de Banneville ne vous ait fait plaisir : j'ai été ravie de me voir en quelque façon autorisée par l'exemple d'une personne si aimable ; j'avoue pourtant que son exemple ne doit pas tirer à conséquence. La petite marquise pouvait bien faire des choses qui m'étaient défendues, sa prodigieuse beauté la mettant à l'abri de tout. Mais pour revenir à mes aventures particulières, nous demeurâmes encore cinq ou six jours à la campagne ; il fallut enfin la quitter pour retourner à Paris et au palais. La présidente ramena la petite Montfleury à son père, et lui fit promettre de l'envoyer quelquefois souper chez elle, et coucher quand il serait trop tard. Cela arrivait souvent : le carrosse de la présidente la ramenait le lendemain matin, et il n'y paraissait pas.

Cependant le marquis de Carbon qui avait fait ses affaires dans ses terres, revint à Paris et me vint chercher en arrivant. Il était sept heures du soir ; il trouva dans la cour M. le président qui rentrait chez lui ; ils se firent bien des compliments ; le président aimait le marquis.

– Vous venez voir ma nièce, lui dit-il, elle est plus jolie que jamais ; elle est avec ma femme, je vais vous présenter.

Ils montèrent ensemble ; le marquis salua la présidente et me fit aussi cet honneur-là. On commença une belle

conversation qui dura jusqu'à ce que M. le président vînt annoncer que le souper était servi, et prier le marquis d'en être. Il ne se fit pas prier, mais il se repentit d'être demeuré lorsqu'il vit arriver mademoiselle de Mondory, que le président avait envoyé chercher dans son carrosse pour souper au logis. La jalousie du marquis se réveilla ; il faisait ce qu'il pouvait pour paraître de bonne humeur mais je lisais dans son cœur, tout était forcé en lui, de temps en temps il me jetait des regards de tendresse, de dépit, et quelquefois de colère. La petite Mondory triomphait et m'accablait de caresses.

– Allons, mademoiselle, me disait-elle malicieusement, il est tard, allons dans notre chambre, il faut nous friser pour demain.

Le marquis n'y put tenir davantage ; ce qu'il voyait le mettait au désespoir, il s'approcha de mon oreille, et me dit tout bas :

– Je vous laisse avec votre comédienne, je ne troublerai point vos plaisirs.

Il s'en alla brusquement ; j'eusse bien voulu l'adoucir par quelques petites paroles, je ne le voulais pas perdre, et mon cœur se gouvernait à son ordinaire, il balançait entre elle et lui.

Mais je fus véritablement touchée la première fois que nous allâmes à la comédie ; nous étions dans la première loge que le président avait fait louer ; la présidente, une de ses amies, le marquis et moi étions au premier rang ; on joua *Venceslas*, pièce de Rotrou ; la petite Mondory y faisait le premier rôle, mais quand elle me vit dans la loge, parée et contente auprès du marquis, elle se mit à pleurer si fort

qu'à peine pouvait-elle dire ses vers ; je me mis à pleurer aussi, voyant bien que c'était moi qui lui faisais verser tant de larmes. Le marquis s'en aperçut et me dit tout bas :

– Mademoiselle, vous l'aimez encore.

– Monsieur, lui répliquai-je, je n'irai jamais à la comédie.

Ma réponse le toucha, et sans me le dire, il alla prier mademoiselle de Mondory de me venir voir ; elle n'en voulut rien faire et se sauva derrière le théâtre, toujours pleurant ; elle feignit un mal de dents épouvantable.

Pour l'effacer entièrement de mon esprit, je résolus d'aller voyager tout de bon, pour dissiper mon chagrin, quitter, si je le pouvais, toutes mes petites enfances, qui commençaient à n'être plus de saison, et m'attacher à quelque chose de plus solide ; je n'étais plus dans cette grande jeunesse qui fait tout excuser, mais je pouvais encore passer pour femme, si j'eusse voulu. J'amassai donc le plus d'argent que je pus, remis mes affaires entre les mains du président, et partis pour l'Italie avec un justaucorps et une épée.

J'y ai demeuré dix ans, à Rome ou à Venise, et m'y suis abîmé dans le jeu. Une passion chasse l'autre, et celle du jeu est la première de toutes : l'amour et l'ambition s'éteignent en vieillissant, le jeu reverdit quand tout le reste se passe.

Adieu, madame, je vous conterai quand vous voudrez mes voyages d'Italie et d'Angleterre.

Chez le même éditeur

Roberto Arlt, *L'Écrivain raté*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Charles Baudelaire, *Conseils aux jeunes littérateurs*
Camillo Boito, *Senso*
Mikhaïl Boulgakov, *Cœur de chien*
Thomas de Quincey, *Confessions d'un mangeur d'opium anglais*
Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Loin de la foule déchaînée*
Henry James, *L'Élève*
Franz Kafka, *Le Verdict*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blancs*
Heinrich von Kleist, *Sur le théâtre de marionnettes*
Pétrarque, *L'Ascension du Mont Ventoux*
Marcel Proust, *Lettres à Reynaldo Hahn*
Marcel Proust, *Sur la lecture*
Raymond Queneau, *Philosophes et voyous*
Joseph Roth, *Les Fausses Mesures*
Joseph Roth, *Léviathan*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Junichirô Tanizaki, *Le Tatouage et autres récits*
Anton Tchekhov, *L'Homme à l'étui*
Anton Tchekhov, *Trois années*
Anton Tchekhov, *Le Violon de Rothschild*
Virginia Woolf, *La Mort de la phalène*
Stefan Zweig, *Le Bouquiniste Mendel*

L'intégralité de notre catalogue sur le site :
<https://editions-sillage.fr/>

Dépôt légal : 2^e trimestre 2015